

La Colonie de Marivaux

Personnages:

ARTHÉNICE, femme noble

MADAME SORBIN, femme d'artisan

MONSIEUR SORBIN, mari de Madame Sorbin

TIMAGÈNE, homme noble

LINA, fille de Madame Sorbin

PERSINET, jeune homme du peuple, amant de Lina

HERMOCRATE, autre noble

Troupe de femmes, tant nobles que du peuple

SCÈNE PREMIÈRE.

Arthénice, Madame Sorbin

ARTHÉNICE.

Ah çà, Madame Sorbin, ou plutôt ma compagne, donnons-nous la main, unissons-nous et n'ayons qu'un même esprit toutes les deux.

MADAME SORBIN, *lui donnant la main.*

Conclusion, il n'y a plus qu'une femme et qu'une pensée ici.

ARTHÉNICE.

Nous voici chargées du plus grand intérêt que notre sexe ait jamais eu pour discuter notre droit vis-à-vis les hommes.

MADAME SORBIN.

Oh, pour cette fois-ci, Messieurs, nous compterons ensemble.

ARTHÉNICE.

Depuis qu'il a fallu nous sauver avec eux dans ce pays où nous sommes fixées, le Gouvernement de notre patrie a cessé.

MADAME SORBIN.

Oui, il en faut un tout neuf ici, et l'heure est venue, nous voici en place d'avoir justice, plutôt mourir que d'endurer plus longtemps nos affronts.

ARTHÉNICE.

Fort bien, vous sentez-vous en effet un courage qui réponde à la dignité de votre emploi ?

MADAME SORBIN.

Tenez, je me soucie aujourd'hui de la vie comme d'un fétu ; Madame Sorbin veut vivre dans l'histoire et non pas dans le monde.

ARTHÉNICE.

Je vous garantis un nom immortel.

MADAME SORBIN.

Nous, dans vingt mille ans, nous serons encore la nouvelle du jour.

ARTHÉNICE.

Et quand même nous ne réussirions pas, nos petites-filles réussiront.

MADAME SORBIN.

Ah çà, vous savez bien que les hommes vont dans un moment s'assembler sous des tentes, afin d'y choisir entre eux deux hommes qui nous feront des lois ; on a battu le tambour pour convoquer l'assemblée.

ARTHÉNICE.

Eh bien ?

MADAME SORBIN.

Eh bien ? Il n'y a qu'à faire battre le tambour aussi pour enjoindre à nos femmes d'avoir à mépriser les règlements de ces Messieurs, et dresser tout de suite une belle et bonne ordonnance de séparation d'avec les hommes qui ne se doutent encore de rien.

ARTHÉNICE.

C'était mon idée. Voici Timagène et votre mari qui passent sans nous voir.

MADAME SORBIN.

C'est qu'apparemment ils vont se rendre au Conseil; souhaitez-vous que nous les appelions ?

ARTHÉNICE.

Soit, nous les interrogerons sur ce qui se passe. *Elle appelle Timagène.*

MADAME SORBIN, appelle aussi.

Holà, notre homme.

SCÈNE II

Les acteurs précédents, Monsieur Sorbin, Timagène.

MONSIEUR SORBIN.

Qu'est-ce que c'est que tu veux, ma femme, nous avons hâte.

MADAME SORBIN.

Eh là là, tout bellement, je veux vous voir, Monsieur Sorbin, bonjour ; n'avez-vous rien à me communiquer, par hasard ou autrement ?

MONSIEUR SORBIN.

Non, que veux-tu que je te communique, si ce n'est le temps qu'il fait, ou l'heure qu'il est ?

ARTHÉNICE.

Et vous, Timagène, que m'apprendrez-vous ? Parle-t-on des femmes parmi vous ?

TIMAGÈNE.

Non, Madame, je ne sais rien qui les concerne, on n'en dit pas un mot.

ARTHÉNICE.

Pas un mot, c'est fort bien fait. Eh ! Dites-moi, Timagène, où allez-vous tous deux d'un air si pensif ?

TIMAGÈNE.

Au Conseil où l'on nous appelle, et où la noblesse et tous les notables d'une part, et le peuple de l'autre, nous menacent cet honnête homme et moi, de nous nommer pour travailler aux lois, et j'avoue que mon incapacité me fait déjà trembler.

MADAME SORBIN.

Quoi, mon mari, vous allez faire des lois ?

MONSIEUR SORBIN.

Hélas, c'est ce qui se publie, et ce qui me donne un grand souci.

MADAME SORBIN.

Pourquoi, Monsieur Sorbin ? Je me persuade que ces Messieurs auront le bon esprit de demander des femmes pour les assister, comme de raison.

MONSIEUR SORBIN.

Ah ! Tais-toi avec tes femmes, il est bien question de rire !

MADAME SORBIN.

Mais vraiment, je ne ris pas.

MONSIEUR SORBIN.

Tu deviens donc folle.

MADAME SORBIN.

Pardi, Monsieur Sorbin, vous êtes un petit élu du peuple bien impoli ; mais par bonheur, je dresserai des lois aussi, moi.

MONSIEUR SORBIN, *il rit.*

Toi ! Hé hé hé hé.

TIMAGÈNE, *riant.*

Hé hé hé hé...

ARTHÉNICE.

Qu'y a-t-il donc là de si plaisant ? Elle a raison, elle en fera, j'en ferai moi-même.

TIMAGÈNE.

Vous, Madame ?

MONSIEUR SORBIN, *riant.*

Des lois !

ARTHÉNICE.

Assurément.

MONSIEUR SORBIN, *riant.*

Ah bien tant mieux, faites, amusez-vous, jouez une farce ; mais gardez-nous votre drôlerie pour une autre fois.

MADAME SORBIN.

Notre drôlerie, Monsieur Sorbin ? Courage, on vous en donnera de la drôlerie.

MONSIEUR SORBIN.

Laissons-là ces rieuses, Seigneur Timagène, et allons-nous-en ; adieu, femme, grand merci de ton assistance.

ARTHÉNICE.

Attendez, j'aurais une ou deux réflexions à communiquer à Monsieur l'Élu de la Noblesse.

TIMAGÈNE.

Parlez, Madame.

MONSIEUR SORBIN.

Cela m'a l'air d'une harangue, remettons-la à tantôt, le loisir nous manque.

MADAME SORBIN.

Paix, malhonnête.

TIMAGÈNE.

Écoutons.

ARTHÉNICE.

Ces lois, qui est-ce qui va les faire, de qui viendront-elles ?

MONSIEUR SORBIN, *en dérision.*

De nous.

MADAME SORBIN.

Des hommes !

MONSIEUR SORBIN.

Apparemment.

ARTHÉNICE.

Ces maîtres, ou bien ce maître, de qui le tiendra-t-on ?

MADAME SORBIN, *en dérision.*

Des hommes.

MONSIEUR SORBIN.

Eh ! Apparemment.

ARTHÉNICE.

Qui sera-t-il ?

MADAME SORBIN.

Un homme.

MONSIEUR SORBIN.

Eh qui donc ?

ARTHÉNICE.

Et toujours des hommes et jamais de femmes, qu'en pensez-vous, Timagène ?

TIMAGÈNE.

Entendre : syn. de "comprendre". J'avoue, Madame, que je ne comprends pas bien la difficulté non plus.

ARTHÉNICE.

Vous ne l'entendez pas ? Il suffit, laissez-nous.

MONSIEUR SORBIN, à sa femme.

Dis-nous donc ce que c'est.

MADAME SORBIN.

Tu me le demandes, va-t'en.

TIMAGÈNE.

Mais, Madame...

ARTHÉNICE.

Mais, Monsieur, vous me déplaitez là.

MONSIEUR SORBIN, à sa femme.

Que veut-elle dire ?

MADAME SORBIN.

Mais va porter ta face d'homme ailleurs.

MONSIEUR SORBIN.

À qui en ont-elles ?

MADAME SORBIN.

Toujours des hommes, et jamais de femmes, et ça ne nous entend pas.

MONSIEUR SORBIN.

Eh bien, après ?

MADAME SORBIN.

Butor : Gros oiseau, espèce de héron fainéant et poltron (...). On dit figurément d'un homme stupide et maladroit, que c'est un gros butor ; parce que cet oiseau est sot et paresseux.

Hum ? Le butor, voilà ce qui est après.

TIMAGÈNE.

Vous m'affligez, Madame, si vous me laissez partir sans m'instruire de ce qui vous indispose contre moi.

ARTHÉNICE.

Partez, Monsieur, vous le saurez au retour de votre Conseil.

MADAME SORBIN.

Le tambour vous dira le reste.

MONSIEUR SORBIN.

Il ne m'importe guère ; allons, Monsieur Timagène.

TIMAGÈNE.

Dans l'inquiétude où je suis, je reviendrai, Madame, le plus tôt qu'il me sera possible.

SCÈNE III

Madame Sorbin, Arthénice.

ARTHÉNICE.

C'est nous faire un nouvel outrage que de ne nous pas entendre.

MADAME SORBIN.

C'est l'ancienne coutume d'être impertinent de père en fils, qui leur bouche l'esprit.

ARTHÉNICE.

Je vois quelques-unes de nos amies qui viennent, et qui paraissent avoir à nous parler.

SCÈNE IV

Arthénice, Madame Sorbin, trois députées

DÉPUTÉE 1

Vénérables compagnes, nous sommes chargées de vous jurer une entière obéissance. Écoutez à présent ce que toutes les femmes que nous représentons vous jurent à leur tour.

DÉPUTÉE 2

Je me hâte de venir rendre hommage à nos souveraines, et de me ranger sous leurs lois.

DÉPUTÉE 3

Je fais voeu de vivre pour soutenir les droits de mon sexe opprimé ; je consacre ma vie à sa gloire.

ARTHÉNICE

Voici mes paroles : vous irez de niveau avec les hommes ; ils seront vos camarades, et non pas vos maîtres ; Madame vaudra partout Monsieur. *(Les femmes approuvent)*

Dans l'arrangement des affaires, il est décidé que nous n'avons pas le sens commun.

DÉPUTÉE 1

Hé ! Que voulez-vous ? On nous crie dès le berceau, vous n'êtes capables de rien, ne vous mêlez de rien, vous n'êtes bonnes à rien qu'à être sages.

DÉPUTÉE 3

On l'a dit à nos mères qui l'ont cru, qui nous le répètent ; on a les oreilles rebattues de ces mauvais propos.

DÉPUTÉE 2

On nous mène comme des moutons.

ARTHÉNICE.

Revenons au vrai pourtant : nous ne sommes que des femmes ? Hé ! Que voulez-vous donc être pour être mieux ?

MADAME SORBIN.

Eh ! Je m'y tiens, Mesdames, c'est nous qui avons le mieux, et je bénis le ciel de m'en avoir fait participante, il m'a comblé d'honneurs, et je lui en rends des grâces nonpareilles.

DÉPUTÉE 1

Pénétrons-nous donc un peu de ce que nous valons, non par orgueil, mais par reconnaissance.

ARTHÉNICE.

Examinons ce que nous sommes ; qu'est-ce qu'une femme, seulement à la voir ? En vérité, ne dirait-on pas que les Dieux en ont fait l'objet de leurs plus tendres complaisances ?

DÉPUTÉE 3

Plus j'y rêve, et plus j'en suis convaincue.

DÉPUTÉE 2

Cela est incontestable.

DÉPUTÉE 3

Absolument incontestable.

DÉPUTÉE 1

C'est un fait.

ARTHÉNICE.

Regardez-la, c'est le plaisir des yeux.

DÉPUTÉE 2

Dites les délices.

ARTHÉNICE.

Souffrez que j'achève.

DÉPUTÉE 1

N'interrompons point.

DÉPUTÉE 2

Oui, écoutons.

DÉPUTÉE 3

Un peu de silence.

DÉPUTÉE 1

C'est notre chef qui parle.

DÉPUTÉE 3

Et qui parle bien.

MADAME SORBIN.

Se taira-t-on, car cela m'impatiente !

ARTHÉNICE.

Je recommence ; regardez-la, c'est le plaisir des yeux. **Eh ! Qui est-ce qui peut définir le nombre et la variété de ces charmes ?** *Toutes les femmes se redressent ici. Arthénice continue.* La femme a l'air noble, et cependant son air de douceur enchante. *Les femmes ici prennent un air doux.*

DÉPUTÉE 2

Nous voilà.

MADAME SORBIN.

Chut !

ARTHÉNICE.

C'est une beauté fière; elle imprime un respect, dire qu'elle est belle, qu'elle est aimable, ce n'est que commencer son portrait ; **dire que sa beauté surprend, qu'elle ravit, c'est dire ce qu'on en voit, ce n'est pas effleurer ce qu'on en pense.**

DÉPUTÉE 1

Et ce qui est encore incomparable, c'est de vivre avec toutes ces belles choses-là, comme si de rien n'était ; voilà le surprenant, **mais ce que j'en dis n'est pas pour interrompre, paix.**

ARTHÉNICE.

Venons à l'esprit, et voyez combien le nôtre a paru redoutable à nos tyrans, jugez-en par les précautions qu'ils ont prises pour l'étouffer, **pour nous empêcher d'en faire usage.**

DÉPUTÉE 3

Véritablement, cela crie vengeance.

ARTHÉNICE.

C'est à les réjouir dans leurs soupers, c'est à leur inspirer d'agréables passions, voilà toutes les fonctions qu'ils nous laissent ici-bas.

DÉPUTÉE 2

Ah ! Les ingrats ; allons, Mesdames, supprimons les soupers dès ce jour.

MADAME SORBIN

Et pour des passions, qu'ils en cherchent.

ARTHÉNICE.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que la supériorité de notre âme est si invincible, qu'elle résiste à tout ce que je dis là.

DÉPUTÉE 1

Oh ! Tout ce qui part de nous est parfait.

ACT V

Mrs. Higgins's drawing-room. She is at her writing-table as before. The parlor-maid comes in.

THE PARLOR-MAID [*at the door*] Mr. Henry, mam, is downstairs with Colonel Pickering.

[*coming further in and lowering her voice*] Mr. Henry's in a state, mam. I thought I'd better tell you.

MRS. HIGGINS. If you had told me that Mr. Henry was not in a state it would have been more surprising. Tell them to come up, would you?

THE PARLOR-MAID. Yes, mam [*going*].

MRS. HIGGINS. Oh, and go upstairs and tell Miss Doolittle that Mr. Henry and the Colonel are here. Ask her not to come down till I send for her.

THE PARLOR-MAID. Yes, mam [*exits*].

Higgins bursts in. He is, as the parlor-maid has said, in a state.

HIGGINS. Look here, mother: here's a confounded thing!

MRS. HIGGINS. Yes, dear. Good-morning. [*He checks his impatience and kisses her, whilst the parlor-maid goes out*]. What is it?

HIGGINS. Eliza's bolted.

MRS. HIGGINS [*calmly continuing her writing*] You must have frightened her.

HIGGINS. Frightened her! nonsense! She was left last night, as usual, but instead of going to bed she went right off: her bed wasn't slept in. What am I to do?

MRS. HIGGINS. Do without, I'm afraid, Henry. The girl has a perfect right to leave if she chooses.

Pickering comes in. Mrs. Higgins puts down her pen and turns away from the writing-table.

PICKERING [*shaking hands*] Good-morning, Mrs. Higgins. Has Henry told you? [*He sits down on the ottoman*].

MRS HIGGINS. Yes, I've heard.

PICKERING. We can't let her go like this, you know, Mrs. Higgins. What are we to do?

The parlor-maid comes in and breaks off the conversation.

THE PARLOR-MAID. Mr. Henry: a Mr Doolittle wants to see you very particular. He's been sent on from Wimpole Street, Sir.

HIGGINS [*springing up excitedly*] Send him up, quick.

THE PARLOR-MAID. Yes, Sir. [*She goes*].

HIGGINS [*eagerly, going to his mother*] Now we shall hear something. [*He sits down in the Chippendale chair*].

THE PARLOR-MAID [*announcing*] Mr. Doolittle. [*She withdraws*].

Doolittle enters. He is brilliantly dressed in new, fashionable formalwear. He is too concerned with the business he has come on to notice Mrs. Higgins. He walks straight to Higgins, and accosts him with vehement reproach.

DOOLITTLE [*indicating his own person*] See here! Do you see this? You done this.

MRS. HIGGINS. Good-morning, Mr. Doolittle. Won't you sit down?

DOOLITTLE [*taken aback as he becomes conscious that he has forgotten his hostess*] Asking your pardon, ma'am. [*He approaches her and shakes her proffered hand*]. Thank you. [*He sits down on the ottoman, on Pickering's right*]. I am that full of what you done to me that I can't think of anything else.

HIGGINS. Have you found Eliza? That's the point.

DOOLITTLE. Have you lost her?

HIGGINS. Yes.

DOOLITTLE. You have all the luck, you have.

MRS. HIGGINS. But what has my son done to you, Mr. Doolittle?

DOOLITTLE. Some old blighter in America leaves me three thousand a year on condition that I lecture for his Moral Reform World League up to six times a year on *your* recommendation!

HIGGINS. Oh, after your last visit I remember making some silly joke of the kind. What a lark!

DOOLITTLE. Who asked him to make a gentleman of me? I was happy. I was free.

MRS. HIGGINS. My dear Mr. Doolittle, you need not suffer all this if you are really in earnest. Nobody can force you to accept this bequest.

DOOLITTLE [*softening his manner in deference to her sex*] That's the tragedy of it, ma'am. It's easy to say chuck it; but I haven't the nerve. [*He is overcome by emotion*]

MRS. HIGGINS. Well, in any case, this solves the problem of Eliza's future. You can provide for her now.

HIGGINS [*jumping up*] Nonsense! he can't provide for her. He shan't provide for her. She doesn't belong to him. I paid him five pounds for her.

MRS. HIGGINS. Henry: don't be absurd. If you really want to know where Eliza is, she is upstairs.

HIGGINS [*amazed*] Upstairs!!! Then I shall jolly soon fetch her downstairs. [*He makes resolutely for the door*].

MRS. HIGGINS [*rising and following him*] Be quiet, Henry. Sit down.

HIGGINS. I—

MRS. HIGGINS. Sit down, dear; and listen to me.

HIGGINS. Oh very well, very well, very well. [*He throws himself ungraciously on the ottoman, with his face towards the windows*].

MRS. HIGGINS. Eliza came to me this morning. She passed the night partly walking about in a rage. She told me of the brutal way you two treated her.

HIGGINS [*bounding up again*] What!

PICKERING [*astonished*] But why? What did we do to her?

MRS. HIGGINS. I think I know pretty well what you did. The girl is naturally rather affectionate, I think. Isn't she, Mr. Doolittle?

DOOLITTLE. Very tender-hearted, ma'am. Takes after me.

MRS. HIGGINS. Just so. She had become attached to you both. She worked very hard for you, Henry! It seems that when she did this wonderful thing for you without making a single mistake, you two talked together of how glad you were that it was all over and how you had been bored with the whole thing.

HIGGINS. We said nothing except that we were tired and wanted to go to bed. Did we, Pick?

PICKERING [*shrugging his shoulders*] That was all.

MRS. HIGGINS. You didn't thank her, or admire her, or tell her how splendid she'd been.

HIGGINS [*impatiently*] But she knew all about that.

PICKERING [*conscience stricken*] Perhaps we were a little inconsiderate. Is she very angry?

MRS. HIGGINS [*returning to her place at the writing-table*] Well, I'm afraid she won't go back to Wimpole Street; but she says she is quite willing to meet you on friendly terms and to let bygones be bygones.

HIGGINS [*furious*] Is she, by George? Ho!

MRS. HIGGINS. If you promise to behave yourself, Henry, I'll ask her to come down. If not, go home; for you have taken up quite enough of my time.

HIGGINS. Oh, all right. Very well. Pick: you behave yourself. Let us put on our best Sunday manners for this creature. [*He flings himself sulkily into the Elizabethan chair*].

MRS. HIGGINS. Remember your promise, Henry. [*She presses the bell-button on the writing-table*]. Mr. Doolittle: will you be so good as to step out on the balcony for a moment? I don't want Eliza to have too much of a shock.

DOOLITTLE. As you wish, lady. Anything to help Henry to keep her off my hands. [*He disappears through the window*].

The parlor-maid answers the bell. Pickering sits down in Doolittle's place.

MRS. HIGGINS. Ask Miss Doolittle to come down, please.

THE PARLOR-MAID. Yes, mam. [*She goes out*].

MRS. HIGGINS. Now, Henry: be good.

HIGGINS. I am behaving myself perfectly.

PICKERING. He is doing his best, Mrs. Higgins.

Higgins groans. A very trying pause.

HIGGINS [*springing up, out of patience*] Where the devil is that girl? Are we to wait here all day?

Eliza enters, sunny, self-possessed, and giving a staggeringly convincing exhibition of ease of manner. Pickering is too much taken aback to rise.

LIZA. How do you do, Professor Higgins? Are you quite well?

HIGGINS [*choking*] Am I— [*He can say no more*].

LIZA. But of course you are: you are never ill. So glad to see you again, Colonel Pickering. [*He rises hastily; and they shake hands*]. Quite chilly this morning, isn't it? [*She sits down on his left. He sits beside her*].

HIGGINS. Don't you dare try this game on me. I taught it to you; and it doesn't take me in. Get up and come home; don't be a fool.

Eliza takes a seat without taking the least notice of this outburst.

MRS. HIGGINS. Very nicely put, indeed, Henry. No woman could resist such an invitation.

Higgins sits down again, savagely.

LIZA [*to Pickering, taking no apparent notice of Higgins*] Will you drop me altogether now that the experiment is over, Colonel Pickering?

PICKERING. Oh don't. You mustn't think of it as an experiment. It shocks me, somehow.

LIZA [*continuing quietly*] I should be very unhappy if you forgot me. It was from you that I learnt really nice manners; and that is what makes one a lady, isn't it? You see it was so very difficult for me with the example of Professor Higgins always before me. I was brought up to be just like him, unable to control myself, and using bad language on the slightest provocation. And I should never have known that ladies and gentlemen didn't behave like that if you hadn't been there.

HIGGINS. Well!!!

PICKERING. Still, he taught you to speak; and I couldn't have done that, you know.

LIZA [*trivially*] Of course: that is his profession.

HIGGINS. Damnation!

LIZA [*continuing*] But do you know what began my real education?

PICKERING. What?

LIZA Your calling me Miss Doolittle that day when I first came to Wimpole Street. That was the beginning of self-respect for me.

PICKERING. Oh, that was nothing.

LIZA. You see, really and truly, the difference between a lady and a flower girl is not how she behaves, but how she's treated. I shall always be a flower girl to Professor Higgins, because he always treats me as a flower girl, and always will; but I know I can be a lady to you, because you always treat me as a lady, and always will.

Higgins grinds his teeth.

PICKERING. Well, this is really very nice of you, Miss Doolittle. I must ask, then: you're coming back to Wimpole Street, aren't you? You'll forgive Higgins?

HIGGINS [*rising*] Forgive! Will she, by George! Let her go. Let her find out how she can get on without us. She will relapse into the gutter in three weeks without me at her elbow.

Doolittle appears at the centre window. With a look of dignified reproach at Higgins, he comes slowly and silently to his daughter, who, with her back to the window, is unconscious of his approach.

PICKERING. He's incorrigible, Eliza. You won't relapse, will you?

LIZA. No: Not now. Never again. I don't believe I could utter one of the old sounds if I tried. [*Doolittle touches her on her left shoulder. She loses her self-possession utterly at the spectacle of her father's splendor*] A—a—a—a—a—ah—ow—ooh!

HIGGINS [*with a crow of triumph*] Aha! Just so. A—a—a—a—ahowoooh!
A—a—a—a—ahowoooh ! A—a—a—a—ahowoooh! Victory! Victory! [*He throws himself on the divan, folding his arms, and spraddling arrogantly*].

DOOLITTLE. Can you blame the girl? Don't look at me like that, Eliza. It ain't my fault. I've come into money.

LIZA. You must have touched a millionaire this time, dad.

DOOLITTLE. I have. But I'm dressed something special today. I'm going to St. George's, Hanover Square. Your stepmother is going to marry me. Won't you put on your hat, Liza, and come and see me turned off?

LIZA. Oh! Well, I suppose I should. I'll be back in a moment. [*She goes out*].

DOOLITTLE [*sitting down beside Pickering*] Will you come to the church, as well, Colonel?

PICKERING. With pleasure.

MRS. HIGGINS. May I come, Mr. Doolittle? I should be very sorry to miss your wedding.

DOOLITTLE. I should indeed be honored, ma'am.

MRS. HIGGINS [*rising*] I'll order the carriage and get ready. [*The men rise, except Higgins. As she goes to the door Eliza comes in, hatted and buttoning her gloves*].

Mrs. Higgins goes out. Eliza comes to the middle of the room between the centre window and the ottoman. Pickering joins her. Doolittle takes up his hat and goes towards the door.

PICKERING [*coaxing*] Do forgive him and stay with us, Eliza. [*He follows Doolittle*].

Eliza goes out on the balcony to avoid being alone with Higgins. He rises and joins her there. She immediately comes back into the room and makes for the door; but he goes along the balcony quickly and gets his back to the door before she reaches it.

HIGGINS. Well, Eliza, are you going to be reasonable?

LIZA. [*She remains resolutely silent.*]

HIGGINS. If you come back I shall treat you just as I have always treated you. Besides, my manners are exactly the same as Colonel Pickering's.

LIZA. That's not true. He treats a flower girl as if she was a duchess.

HIGGINS. And I treat a duchess as if she was a flower girl. [*Seriously*] The great secret, Eliza, is not having bad manners or good manners or any other particular sort of manners, but having the same manner for all human souls. The question is not whether I treat you rudely, but whether you ever heard me treat anyone else better.

LIZA [*standing up and facing him*] I can do without you: don't think I can't.

HIGGINS. I know you can. I told you you could.

LIZA [*wounded, getting away from him*] I know you did, you brute. You wanted to get rid of me. [*She sits down with dignity*].

HIGGINS. You never asked yourself, I suppose, whether I could do without YOU.

LIZA [*earnestly*] You'll HAVE to do without me.

HIGGINS [*arrogant*] I can do without anybody. But [*with sudden humility*] I have learnt something from your idiotic notions: I confess that humbly and gratefully.

LIZA. Oh, you ARE a devil. You don't care a bit for anyone. And you don't care a bit for me.

HIGGINS. I care for life, for humanity; and you are a part of it. What more can you or anyone ask?

LIZA. I won't care for anybody that doesn't care for me. What did you do it for if you didn't care for me?

HIGGINS [*heartily*] Why, because it was my job.

LIZA. You never thought of the trouble it would make for me.

HIGGINS [*jumping up and walking about intolerantly*] Eliza: you're an idiot. Once for all, understand that you can come back or go to the devil: which you please.

LIZA. What am I to come back for?

HIGGINS [*bouncing up on his knees on the ottoman and leaning over it to her*] For the fun of it. That's why I took you on.

LIZA. Oh! if I only could go back to my flower basket! Why did I give it up?

[INTERRUPTION OF SCENE]

LIZA. Maybe I'll marry Freddy Hill. He may be weak and poor, but he wants me.

HIGGINS [*disagreeably surprised*] Can he MAKE anything of you? That's the point.

LIZA. Perhaps I could make something of him. But I never thought of us making anything of one another; and you never think of anything else. [*continuing, troubled*] I want a little kindness. I know I'm a common ignorant girl, and you a book-learned gentleman; but I'm not dirt under your feet.

HIGGINS. Eliza, you're a fool. You find me cold, unfeeling, selfish, don't you? Very well: marry some sentimental hog or other with lots of money, and a thick pair of lips to kiss you with and a thick pair of boots to kick you with.

LIZA [*desperate*] Oh, I can't talk to you: you turn everything against me: I'm always in the wrong. But don't you be too sure that you have me under your feet to be trampled on and talked down. If I can't have kindness, I'll have independence. [*rising determinedly*] I'll offer myself as an assistant to Professor Nepean.

HIGGINS [*rising in a fury*] What! That impostor! You take one step in his direction and I'll wring your neck. [*He lays hands on her*]. Do you hear?

LIZA [*defiantly non-resistant*] Wring away. What do I care? I knew you'd strike me some day. [*He lets her go, stamping with rage at having forgotten himself, and recoils so hastily that he stumbles back into his seat on the ottoman*]. Aha! Now I know how to deal with you. Now, I don't care that [*snapping her fingers*] for your bullying and your big talk. I'll advertize it in the papers that your duchess is only a flower girl that you taught, and that she'll teach anybody to be a duchess just the same for a thousand guineas.

HIGGINS [*wondering at her*] You damned impudent slut, you! But it's better than snivelling. [*Rising*] By George, Eliza, I said I'd make a woman of you; and I have. I like you like this.

LIZA. Yes: you turn round and make up to me now that I'm not afraid of you, and can do without you.

HIGGINS. Of course I do, you little fool. Five minutes ago you were like a millstone round my neck. Now you're a tower of strength. You and I and Pickering will be three old bachelors together instead of only two men and a silly girl. What do you say?

Before she can answer, Mrs. Higgins returns, dressed for the wedding. Eliza instantly becomes cool and elegant.

MRS. HIGGINS. The carriage is waiting, Eliza. Are you ready to leave?

LIZA [*directly at Mrs Higgins*]. Yes.

ACT V (modifié pour le temps -- sujet à des modifications pour réduire encore la longueur)

Le salon de Mme Higgins. Elle est à son bureau. La domestique entre.

LA DOMESTIQUE. [à la porte] Mr Henry, madame, est en bas avec le Colonel Pickering.

[entrant et baissant la voix] Mr Henry est dans tous ses états, madame. Je pensais que je devrais vous le dire.

MME HIGGINS. Si vous m'aviez dit que Mr Henry n'était pas dans tous ses états, ce serait plus étonnant. Dites-les de monter, s'il vous plaît.

LA DOMESTIQUE. Oui, madame [sortant].

MME HIGGINS. Ah, et allez en haut pour dire à Mlle Doolittle que Mr Henry et le Colonel sont ici. Demandez-la de ne pas descendre jusqu'à je l'appelle.

LA DOMESTIQUE. Oui, madame.

Higgins entre brusquement. Il est, comme l'a dit la domestique, dans tous ses états.

HIGGINS. Écoute, mère : voilà quelque chose de perturbant !

MME HIGGINS. Oui, chéri. Bonjour. [Il reprend sa patience et embrasse sa mère, pendant que la domestique sort.] Qu'est-ce qu'il y a ?

HIGGINS. Eliza s'est fuite.

MME HIGGINS. [continuant son écriture calmement] Tu aurais dû lui faire peur.

HIGGINS. Lui a fait peur ! N'importe quoi ! Elle a été laissée hier soir, comme d'habitude, mais au lieu d'aller se coucher, elle est partie : son lit n'a pas été utilisé. Qu'est-ce que je suis censé faire ?

MME HIGGINS. Continue sans elle, Henry. La fille a le droit de partir s'il elle le veut.

Pickering entre. Mme Higgins repose son stylo et se détourne de son bureau.

PICKERING [en serrant la main] Bonjour, Mme Higgins. Est-ce que Henry vous a dit ? [Il s'assied sur l'ottomane.

La domestique entre et la conversation s'arrête.

LA DOMESTIQUE. Mr Henry : un gentilhomme voudrait vous voir très particulièrement. Il a été envoyé depuis Wimpole Street.

HIGGINS. Ah zut. C'est qui ?

LA DOMESTIQUE. Un Mr Doolittle, Monsieur.

HIGGINS [se mettant debout, excité] Faites-lui monter, vite.

LA DOMESTIQUE. Oui, Monsieur. [Elle sort.]

HIGGINS. [impatiemment, allant vers sa mère] Maintenant, on va entendre quelque chose d'intéressant. [Il s'assied sur une chaise Chippendale].

LA DOMESTIQUE. [annonçant] Mr Doolittle. [elle repart]

Doolittle entre. Il est habillé très respectueusement dans une redingote [une veste du 19^e siècle] avec un gilet blanc et un pantalon gris. Une fleur dans la boutonnière, un chapeau étonnant en soie et les chaussures en cuir verni complètent l'effet. Il est très occupé de son affaire pour remarquer Mme Higgins. Il marche directement à Higgins et lui accoste avec de la rapproche véhémente.

DOOLITTLE. [en s'indiquant soi-même] Écoutez ! Vous voyez ça ? C'est vous qui l'avez fait.

MME HIGGINS. Bonjour, Mr Doolittle. Voudriez-vous vous asseoir ?

DOOLITTLE. [surpris, se rendant compte qu'il a oublié l'hôtesse] Je vous prie de m'excuser, madame. [Il l'approche et serre la main offerte]. Merci. [Il s'assied sur l'ottomane, à droite de Pickering.] Je suis tellement occupé de ce que vous m'avez fait que je peux penser à rien d'autre.

MME HIGGINS. Mais qu'est-ce que mon fils vous a fait, Mr Doolittle ?

DOOLITTLE. [à Higgins] Dites-moi : Vous avez écrit une lettre à un vieux type en Amérique pour dire que le moraliste actuellement le plus original en Angleterre, à votre meilleure connaissance, était Alfred Doolittle, un éboueur commun, n'est-ce pas ?

HIGGINS. Ah, après votre dernière visite je me rappelle d'avoir fait une blague de ce style.

DOOLITTLE. Ah ! Vous pourriez l'appeler une blague, mais dans son sacré testament, Henry Higgins, il m'a laissé des actions qui rapportent trois mille par an, sous la condition que je fasse des discours pour sa Ligue Mondiale de Réforme Morale, jusqu'à six fois par an.

HIGGINS. C'est sûr qu'il rigole ! Ha ! [égayant tout d'un coup] Quelle blague !

PICKERING. C'est quelque chose de sûr pour vous, Doolittle. On ne vous demandera pas une deuxième fois.

DOOLITTLE. C'est pas les discours qui me gênent, c'est le fait de me faire gentilhomme de moi que je m'oppose. Qui lui a demandé de me faire gentilhomme ? J'étais heureux. J'étais libre.

MME HIGGINS. Mais mon cher Mr Doolittle, vous ne devriez pas souffrir si vous ne souhaitez vraiment pas le faire. Personne ne peut vous forcer d'accepter ce legs.

DOOLITTLE [adoucissant sa manière en déférence à son sexe] C'est ça la tragédie de tout ça, madame. C'est facile de dire balancez-le ; mais j'ai pas le cran. Intimidé : c'est ce que je suis. Fauché. On m'a acheté. Et ça, c'est la faute de votre fils. [il est accablé d'émotion]

MME HIGGINS. Bon, je suis très contente que vous n'allez pas faire quelque chose de bête, Mr Doolittle. Parce que cela résout le problème de l'avenir d'Eliza. Vous pouvez maintenant la soutenir.

HIGGINS. [sautant debout] N'importe quoi ! Il ne peut pas la soutenir. Il ne devrait pas la soutenir. Elle ne lui appartient pas. Je lui ai payé 5£ pour elle.

MME HIGGINS. Henry : ne sois pas absurde. Si tu voudrais vraiment savoir où est Eliza, elle est en haut.

HIGGINS. [étonné] En haut !! Ben, dis donc, je vais aller la chercher. [Il va résolument vers la porte].

MME HIGGINS. [se levant et le suivant] Tais-toi, Henry. Assieds-toi.

HIGGINS. Je—

MME HIGGINS. Assieds-toi, chéri, et écoute-moi.

HIGGINS. D'accord, d'accord, d'accord. [Il se jet sans grâce sur l'ottomane, son visage vers les fenêtres.]

MME HIGGINS. Eliza est venue chez moi ce matin. Elle a passé la nuit en partie se baladant en colère. Elle m'a raconté la manière brutale dont vous deux l'avez traitée.

HIGGINS. [se levant de nouveau] Quoi !

PICKERING. [choqué] Mais pourquoi ? Qu'est-ce que nous l'avons fait ?

MME HIGGINS. Je pense que je comprends ce que vous avez fait. La fille est naturellement très affectueuse, je crois. N'est-ce pas, Mr Doolittle ?

DOOLITTLE. Elle a un très bon cœur, madame. Elle tient de moi.

MME HIGGINS. Tout à fait. Elle est attachée à vous deux. Elle a bien travaillé pour vous, Henry ! Il semble que quand le jour J est arrivé, et elle a fait cette chose magnifique pour vous sans aucune erreur, vous deux, vous vous êtes dites comment vous étiez ravis que c'était terminé et comment vous vous ennuyés avec toute l'histoire.

HIGGINS. On n'a rien dit sauf qu'on était fatigués et on voulait se coucher. Pas vrai, Pick ?

PICKERING. [haussant les épaules] C'était tout.

MME HIGGINS. Vous ne l'avez pas remerciée, ou la caressée, l'admirez, ou la dire comment elle était fantastique.

HIGGINS. [impatient] Mais elle le sait, tout ça. On n'a pas fait des discours, si c'est ça que tu veux dire.

PICKERING. [concerné] Peut-être on était un peu indélicat. Est-elle très en colère ?

MME HIGGINS [revenant à sa place au bureau] Je ne pense vraiment pas qu'elle reviendra à Wimpole Street ; mais elle dit qu'elle est très ouverte à vous rencontrer amicalement et de laisser le passé au passé.

HIGGINS. Oh, c'est comme ça ? Ha !

MME HIGGINS. Si tu me promets d'être sage, Henry, je la demanderai de descendre. Sinon, rentre chez toi, parce que tu as déjà gaspillé trop de mon temps.

HIGGINS. D'accord, ça va. Pick : sois sage, toi. Allons prendre nos meilleures manières pour cette créature qu'on a retiré de la boue. [Il se lance en boudant sur la chaise Elisabethaine]

MME HIGGINS. Souviens-toi de ta promesse, Henry. [Elle appuie sur le bouton pour appeler la domestique sur le bureau] Mr Doolittle : pourriez-vous sortir sur le balcon pour un instant ? Je ne veux pas qu'Eliza soit choquée par vos nouvelles jusqu'à ce qu'elle se réconcilie avec ces deux. Ça ne vous dérange pas ?

DOOLITTLE. Comme vous le voulez, dame. Je ferais n'importe quoi pour aider Henry à la tenir loin de moi. [Il disparaît par la fenêtre]

La domestique répond à la cloche. Pickering s'assied dans la place de Doolittle.

MME HIGGINS. Demandez à Mlle Doolittle de descendre, s'il vous plaît.

LA DOMESTIQUE. Oui, madame. [Elle sort]

MME HIGGINS. Bon, Henry : sois sage.

HIGGINS. Je me comporte parfaitement.

PICKERING. Il fait de son mieux, Mme Higgins.

Higgins grogne. Une pause éprouvante.

HIGGINS [se levant, sans patience] Mais elle en est où, cette fille ! On est censé attendre toute la journée ou quoi ?

Eliza entre, brillante, maîtresse de soi et elle démontre une aise de manière incroyablement convaincante. Pickering est trop étonné pour se lever.

LIZA. Comment allez-vous, Professeur Higgins ? Tout va bien ?

HIGGINS. [étouffé] Tout va – [il ne peut pas continuer]

LIZA. Mais bien sûr que oui : vous n'êtes jamais malade. C'est un plaisir de te revoir, Colonel Pickering. [Il se lève avec hâte, et ils se serrent la main] Il fait froid ce matin, n'est-ce pas ? [Elle s'assieds à sa gauche. Il s'assied à côté d'elle.]

HIGGINS. Arrête de jouer ce jeu avec moi. Je te l'ai appris et il ne me dupe pas. Lève-toi et rentre à la maison ; ne sois pas idiot.

Eliza ne réagit pas du tout à cet emportement.

MME HIGGINS. Très bien dit, Henry. Il n'existe pas une femme qui pourrait résister une telle invitation.

Higgins s'assieds de nouveau, sauvagement.

LIZA [à Pickering, ne remarquant apparemment pas Higgins] Vas-tu me laisser tomber maintenant que l'expérience est terminée, Colonel Pickering ?

PICKERING. Oh, non. Tu ne devrais pas en penser comme une expérience. Ça me choque, tu sais.

LIZA. [continuant à voix basse] Je serais très déçue si tu m'oublies. C'était de toi que j'ai appris de vraies manières ; et c'est ce qui fait une dame, n'est-ce pas ? Tu vois, c'était assez difficile pour moi avec l'exemple de Professeur Higgins toujours devant moi. J'étais élevée exactement comme lui, sans contrôle de moi-même, utilisant de mauvais langage avec la moindre provocation. Et je ne saurais jamais que les dames et les bonhommes ne se comportent pas comme ça sans toi.

HIGGINS. Dis donc !

PICKERING. Ce n'est que sa façon, tu sais. Il ne veut rien dire. Mais quand même, il t'a appris à parler ; et moi, je n'ai pas pu faire ça, tu sais.

LIZA. [simplement] Bien sûr : c'est son métier.

HIGGINS : Enfer et damnation !

LIZA [continuant] Mais sais-tu ce qui a commencé ma vraie éducation ?

PICKERING. Dis-moi.

LIZA. Quand tu m'as appelé Mlle Doolittle mon premier jour à Wimpole Street. C'était le début de mon estime de moi.

PICKERING. Mais ce n'était rien.

LIZA. Mais si. Tu vois, vraiment, la différence entre une dame et une fleuriste n'est pas comment elle se comporte, mais comment elle est traitée. Je serai toujours une fleuriste à Professeur Higgins, parce qu'il me traite comme une fleuriste et il le fera à jamais ; mais je sais

que je peux être une dame à toi, parce que tu me traite toujours comme une dame et tu le feras à jamais.

Higgins serre les dents.

PICKERING. Bon, c'est vraiment très gentil de ta part, Mlle Doolittle. Je dois te demander, alors : tu reviens à Wimpole Street, n'est-ce pas ? Tu vas pardonner Higgins ?

HIGGINS. [se levant] Pardonnez ! Va-t-elle, par la barbe de Merlin ! Laisse-la partir. Laisse-la trouver son chemin sans nous. Elle va rechuter au caniveau dans trois semaines sans moi à son côté.

Doolittle apparaît à la fenêtre au centre. Avec un regard de rapproche digne vers Higgins, il vient doucement et silencieusement vers sa fille qui, avec le dos à la fenêtre, ignore son approche.

PICKERING. Il est insupportable, Eliza. Tu ne vas pas rechuter, n'est-ce pas ?

LIZA. Non : pas maintenant. Plus jamais. Je ne crois pas que je suis capable d'émettre un des anciens sons, mais si je voulais.

Doolittle la touche à l'épaule gauche. Elle perd totalement sa confiance au vu de la splendeur de son père.

LIZA. A—a—a—a—a—ah—ow—ooh!

HIGGINS. [avec un cri triomphant] Aha ! Tout à fait ! A—a—a—a—ahowoooh!
A—a—a—a—ahowoooh ! A—a—a—a—ahowoooh ! Victoire ! Victoire ! [Il se lance sur le divan, croisant les bras et écartant les jambes avec arrogance]

DOOLITTLE. Peut-on la blâmer ? Ne me regarde pas comme ça, Eliza. C'est pas de ma faute. J'ai hérité de l'argent.

LIZA. T'as dû croisé un millionnaire cette fois, papa.

DOOLITTLE. C'est ça. Mais je me suis habillé spécialement aujourd'hui. Je vais à St George, Hanover Square. Ta belle-mère va me marier. Peux-tu mettre ton chapeau, Liza, et viens me dire des adieux ?

LIZA. Je suppose qu'il me faut. Je reviens tout de suite. [Elle sort]

DOOLITTLE [s'asseyant à côté de Pickering] Je me sens tellement nerveux pour la cérémonie, je te dis. Vous pourriez venir à l'église, Colonel, et me rassurer ?

PICKERING. Avec plaisir. Autant qu'un célibataire peut.

MME HIGGINS. Est-ce que je pourrais venir aussi, Mr Doolittle ? Je le regretterai si je rate votre mariage.

DOOLITTLE. Je serais honoré, madame ; et ma pauvre femme serait très flattée aussi.

MME HIGGINS [se levant] Je vais commander le carrosse et me préparer. [Les hommes se lèvent, sauf Higgins. Quand elle sort, Eliza revient, avec son chapeau et fermant ses gants.]

PICKERING [amadouant] Pardonne-lui, et reste avec nous, Eliza. [Il suit Doolittle].

Eliza sort sur le balcon pour éviter être seule avec Higgins. Il se lève et l'y rejoint. Elle retourne immédiatement au salon et va à la porte, mais il va rapidement au long du balcon et se met le dos à la porte avant qu'elle y arrive.

HIGGINS. Alors, Eliza, seras-tu raisonnable ?

Liza reste résolument silencieuse.

HIGGINS. Si tu reviens, je te traiterai exactement comme je te traitais depuis toujours. Je ne peux pas changer ma nature et je n'ai pas l'intention de changer mes manières. Mes manières sont exactement les mêmes que Colonel Pickering.

LIZA. Ce n'est pas vrai. Il traite une fleuriste comme si elle était une duchesse.

HIGGINS. Et moi, je traite une duchesse comme si elle était une fleuriste. [Sérieusement] Le grand secret, Eliza, ce n'est pas d'avoir de bonnes manières ou de mauvaises manières ou n'importe quel type de manières, mais d'avoir les mêmes manières pour toutes les âmes humaines. La question n'est pas si je te traite impoliment, mais si tu ne m'as jamais vu mieux traiter un autre.

LIZA. [se mettant debout et faisant face à lui] Je peux me débrouiller sans toi : ne pense pas que je ne peux pas.

HIGGINS. Je le sais bien. Je te l'ai dit aussi.

LIZA. [blessée, se retirant de lui à l'autre bout de l'ottomane, son visage vers la cheminée] Je le sais, brute. Tu voulais te débarrasser de moi. [Elle adopte une posture droite et digne]

HIGGINS. Tu ne t'es jamais posé la question si je pouvais me débrouiller sans TOI.

LIZA [sincèrement] Il te faut te débrouiller sans moi.

HIGGINS [avec arrogance] Je peux me débrouiller sans quiconque. Mais [avec une humilité soudaine] j'ai appris quelque chose de tes idées idiotes : je l'admets humblement et avec gratitude. Et je me suis habitué à ta voix et ton apparence. Je les aime, au fait.

LIZA. Ô tu ES un diable. Tu ne tiens personne à cœur. Tu ne t'intéresses à personne. Et tu ne t'intéresses pas à moi.

HIGGINS. Je m'intéresse à la vie, à l'humanité ; et tu es une partie de ça qui m'est arrivée et qui a été incorporée à ma maison. Qu'est-ce que toi ou n'importe qui d'autre pourrait demander de plus ?

LIZA. Je m'intéresserai à personne qui ne s'intéresse pas à moi. Pourquoi tu l'as fait si tu ne t'intéresses pas à moi ?

HIGGINS. [vivement] Parce que c'était mon boulot.

LIZA. Tu n'as jamais pensé aux difficultés que cela m'aurait posé.

HIGGINS. [sautant debout et marchant autour du salon avec intolérance] Eliza : tu es une idiote. Une bonne fois pour toutes, comprend que tu peux revenir ou aller au diable : comme tu le veux.

LIZA. Pour quoi allais-je retourner ?

HIGGINS. [se mettant à genoux sur l'ottomane et se penchant vers elle] Pour s'amuser. C'est pourquoi je t'ai pris en charge.

LIZA. Ô ! Si seulement je pouvais retourner à mon panier de fleurs ! Pourquoi je l'ai abandonné ? Je suis une esclave maintenant, malgré tous mes vêtements fins.

HIGGINS. Pas du tout. Je t'adopterai comme ma fille et t'accorde de l'argent si ça te plait. Ou préférerais-tu te marier à Pickering ?

LIZA [le regardant avec férocité] Je ne me marier pas à TOI si tu me le demandais et tu es plus proche à mon âge qu'il a.

HIGGINS. Qu'il est : pas « qu'il a ».

LIZA. [se mettant en colère] Je vais parler comme je le veux. Tu n'es plus mon enseignant. D'ailleurs, ce n'est pas ce que je voudrais ; et ne le pense pas. Freddy Hill est faible et pauvre mais il me veut. Peut-être il me rendrait plus heureuse que mes supérieurs qui me traitent mal et qui ne me veulent pas.

HIGGINS [désagréablement étonné] Mais peut-il FAIRE quelque chose de toi ? C'est ce qui est important.

LIZA. Peut-être je pourrais faire quelque chose de lui. Mais je n'ai jamais pensé à ce qu'on peut faire de l'un et l'autre ; et toi, tu ne penses à rien d'autre.

HIGGINS. En gros, tu veux que je sois entiché de toi, c'est ça ?

LIZA. Non, ce n'est pas ça. Ce n'est pas le sentiment que je veux de toi.

HIGGINS. Alors on discute de quoi, bordel ?

LIZA. [troublée] Je veux un peu de gentillesse. Je sais que je suis une fille ignorante et commune, et toi, un gentilhomme bien éduqué ; mais je ne suis pas de la poussière en dessous de tes pieds. J'ai arrivée – [se corrigeant] Je suis arrivée – à m'intéresser à toi ; je n'ai pas oublié la différence entre nous, mais cordialement.

HIGGINS. Mais bien sûr. Je me sens pareil. Et Pickering aussi. Eliza : tu es une idiote.

LIZA. Ce n'est pas une bonne réponse à me donner. [elle tombe sur la chaise au bureau en pleurant]

HIGGINS. C'est tous ce que tu vas avoir lorsque tu arrêtes d'être une idiote commune. Tu me trouves froid, sans émotion, égoïste, n'est-ce pas ? Très bien : va-t'en aux personnes que tu aimes. Marie-toi à un con sentimental ou je ne sais pas qui avec de l'argent, et de grosses lèvres pour t'embrasser et de grosses bottes pour te donner un coup de pied.

LIZA. [désespérée] Ô que tu es un tyran cruel. Je ne peux pas te parler : tu retournes tout contre moi. J'ai toujours tort. Mais ne sois pas trop sûr que je suis sous tes pieds pour être piétinée et dénigrée. Je me marierai à Freddy, je vais le faire lorsqu'il peut me soutenir.

HIGGINS. [s'asseyant à côté d'elle] Arrête ses conneries ! Je ne supporterai pas que mon maître d'œuvre soit gaspillé sur Freddy.

LIZA. Si je ne peux pas avoir de la gentillesse, j'aurai l'indépendance. [elle se lève avec détermination] Je m'offrirai comme assistante à Professeur Nepean.

HIGGINS. [se levant avec colère] Quoi ! Cet imposteur ! Ce lèche-bottes ignare ! Si tu fais un seul pas dans sa direction je te tords le cou. [Il met les mains sur elle] Tu m'entends ?

LIZA. [sans résistance pour lui défier] Vas-y. Je m'en fiche. J'ai toujours su que tu me frapperas un jour. [Il la laisse, tapant le pied pour avoir perdu son sang-froid et se retire si rapidement qu'il tombe en arrière sur l'ottomane] Aha ! Maintenant je comprends comment m'occuper de toi. Que je suis idiote de ne pas avoir déjà en pensé ! Aha ! C'est fini pour toi, Henry Higgins. Bon, voilà ce dont je pense [elle claque les doigts] de toi et tes fanfaronnades. Je mettrai une publicité dans les journaux que ta duchesse n'est qu'une fleuriste que tu as enseigné, et qu'elle enseignera n'importe qui à comment être une duchesse dans six mois pour une mille sous.

HIGGINS. [avec émerveillement] Comme tu es une foutue pute impudente ! Mais c'est mieux de pleurnicher. [se levant] Par la barbe de Merlin, Eliza, je t'ai dit que je te ferais femme ; et je l'ai fait. Je t'aime comme ça.

LIZA. Oui : tu te retournes et te réconcilie maintenant que je n'ai plus peur de toi et que je peux me débrouiller sans toi.

HIGGINS. Bien sûr que oui, petite imbécile. Il y a cinq minutes tu étais une pierre autour du cou. Maintenant, tu es une tour de puissance : un cuirassé d'accompagnement. Toi et moi et Pickering serons trois vieux célibataires au lieu de deux hommes et une fille débile.

Mme Higgins revient, habillée pour le mariage. Eliza reprend immédiatement sa calme et son élégance.

MME HIGGINS. Le carrosse nous attend, Eliza. Es-tu prête ?

LIZA. Tout à fait.

Der Besuch der alten Dame, Akt I, letzte Szene

Rollen:

- *Claire Zachanassian*
- *Der Turner/Der Butler-der Richter*
- *Der Bürgermeister*
- *Alfred Ill*
- *Die Beiden*
- *Weitere kleinere Rollen*

Blasmusik ertönt, feierlich getragen. Der Wirtshausapostel senkt sich wieder herunter. Die Güllener tragen Tische herein, die Tischtücher erbärmlich zerfetzt. Gedeck, Speisen, ein Tisch in der Mitte, einer links und einer rechts, parallel zum Publikum. Der Pfarrer kommt aus dem Hintergrund. Weitere Güllener strömen herein, einer im Turnerleibchen. Der Bürgermeister, der Arzt, der Lehrer, der Polizist erscheinen wieder. Die Güllener klatschen Beifall. Der Bürgermeister kommt zur Bank, wo Claire Zachanassian und Ill sitzen, die Bäume sind wieder zu Bürgern geworden und haben sich nach hinten begeben.

DER BÜRGERMEISTER Der Beifallssturm galt Ihnen, verehrte gnädige Frau.

CLAIRE ZACHANASSIAN Er gilt der Stadtmusik, Bürgermeister. Sie bläst vortrefflich, und vorhin die Pyramide des Turnvereins war wunderschön.

Auf einen Wink des Bürgermeisters hin präsentiert sich der Turner den Anwesenden.

CLAIRE ZACHANASSIAN Ich liebe Männer in Leibchen und kurzen Hosen. Sie sehen so natürlich aus. Turnen Sie nochmal. Schwingen Sie jetzt die Arme nach hinten, Herr Turner, und dann gehen Sie in den Liegestütz.

Der Turner befolgt ihre Anweisungen.

CLAIRE ZACHANASSIAN Wundervoll, diese Muskeln! Haben Sie schon jemanden erwürgt mit Ihren Kräften?

Der Turner in Liegestützstellung sinkt vor Verwunderung auf die Knie.

DER TURNER Erwürgt?

ILL *lachend* Einen goldenen Humor besitzt die Klara! Zum Totlachen, diese Bonmots!

DER ARZT Ich weiß nicht! Solche Späße gehen durch Mark und Bein.

Turner nach hinten.

DER BÜRGERMEISTER Darf ich Sie zum Tisch begleiten? *Er führt Claire Zachanassian zum Tisch in der Mitte.*

Ill holt seine Frau, sie ist ausgemergelt, verbittert.

CLAIRE ZACHANASSIAN Mathildchen Blumhard. Erwinnere mich, wie du hinter der Ladentüre auf Alfred lauertest. Mager bist du geworden und bleich, meine Gute.

ILL *heimlich* Millionen hat sie versprochen!

DER BÜRGERMEISTER *schnappt nach Luft* Millionen?

ILL Millionen.

DER ARZT Donnerwetter.

CLAIRE ZACHANASSIAN Nun habe ich Hunger, Bürgermeister.

DER BÜRGERMEISTER Wir warten nur auf Ihren Gatten, gnädige Frau.

CLAIRE ZACHANASSIAN Sie brauchen nicht zu warten. Er angelt, und ich lasse mich scheiden.

DER BÜRGERMEISTER Scheiden?

CLAIRE ZACHANASSIAN Auch Moby wird sich wundern. Heirate einen deutschen Filmschauspieler.

DER BÜRGERMEISTER Aber Sie sagten doch, sie führten eine glückliche Ehe!

CLAIRE ZACHANASSIAN Jede meiner Ehen ist glücklich. Aber es war mein Jugendtraum, im Güllener Münster getraut zu werden. Jugendträume muß man ausführen. Wird feierlich werden.

Alle setzen sich. Claire Zachanassian nimmt zwischen dem Bürgermeister und Ill Platz. Neben Ill sitzt Frau Ill. Rechts hinter einem anderen Tisch der Lehrer, der Pfarrer und der Polizist, links die Vier. Weitere Ehrengäste mit Gattinnen im Hintergrund, wo das Spruchband leuchtet: Willkommen Kläri. Der Bürgermeister steht auf, freudestrahlend, schon die Serviette umgebunden, und klopft an sein Glas.

DER BÜRGERMEISTER Gnädige Frau, meine lieben Güllener. Es sind jetzt fünfundvierzig Jahre her, daß Sie unser Städtchen verlassen haben. Fünfundvierzig Jahre, mehr als vier Jahrzehnte, eine Menge Zeit. Vieles hat sich inzwischen ereignet, viel Bitteres. Traurig ist es der Welt und uns ergangen. Doch haben wir Sie, gnädige Frau - unsere Kläri - *Beifall* - nie vergessen. Weder Sie, noch Ihre Familie. Die prächtige, urgesunde Mutter, die ganz in ihrer Ehe aufging - *Ill flüstert ihm etwas zu* - leider allzufrüh entschwunden, der volkstümliche Vater, der beim Bahnhof ein von Fachkreisen und Laien stark besuchtes - *Ill flüstert ihm etwas zu* - stark beachtetes Gebäude errichtete, leben in Gedanken noch unter uns, als unsere Besten, Wackersten. Und gar Sie, gnädige Frau - als blond - *Ill flüstert ihm etwas zu* - rotgelockter Wildfang tollten Sie durch unsere nun leider verlotterten Gassen. Schon damals spürte jeder den Zauber Ihrer Persönlichkeit, ahnte den kommenden Aufstieg zu der schwindelnden Höhe der Menschheit. *Er zieht das Notizbüchlein hervor.* Unvergessen sind Sie geblieben. Ihre Leistung in der Schule wird noch jetzt von der Lehrerschaft als Vorbild hingestellt, waren Sie doch besonders im wichtigsten Fach erstaunlich, in der Pflanzen- und Tierkunde, als Ausdruck Ihres Mitgefühls zu allem Schutzbedürftigen. Ihre Gerechtigkeitsliebe und Ihr Sinn für Wohltätigkeit erregte schon damals die Bewunderung weiter Kreise. *Riesiger Beifall.* Hatte doch unser Kläri einer armen alten Witwe Nahrung verschafft, indem sie mit ihrem mühsam bei Nachbarn verdienten Taschengeld Kartoffeln kaufte und sie so vor dem Hungertode bewahrte, um nur eine ihrer barmherzigen Handlungen zu erwähnen. *Riesiger Beifall.* Gnädige Frau, liebe Güllener, die zarten Keime so erfreulicher Anlagen haben sich denn nun kräftig entwickelt, aus dem rotgelockten Wildfang wurde eine Dame, die die Welt mit ihrer Wohltätigkeit überschüttet, man denke nur an ihre Sozialwerke, an ihre Suppenanstalten, an ihre Künstlerhilfe und Kinderkrippen, und so möchte ich der nun Heimgefundenen zurufen: Sie lebe hoch, hoch, hoch!

Beifall. Claire Zachanassian erhebt sich.

CLAIRE ZACHANASSIAN Bürgermeister, Güllener. Eure selbstlose Freude über meinen Besuch rührt mich. Ich war zwar ein etwas anderes Kind, als ich nun in der Rede des Bürgermeisters vorkomme, in der Schule wurde ich geprügelt, und die Kartoffeln für die Witwe Boll habe ich gestohlen, gemeinsam mit Ill, nicht um die alte Kupplerin vor dem Hungertode zu bewahren, sondern um mit Ill einmal in einem Bett zu liegen, wo es bequemer war als im Konradsweilerwald oder in der Peterschen Scheune. Um jedoch meinen Beitrag an eure Freude zu leisten, will ich gleich erklären, daß ich bereit bin, Güllen eine Milliarde zu schenken. Fünfhundert Millionen der Stadt und fünfhundert Millionen verteilt auf alle Familien.

Totenstille

DER BÜRGERMEISTER *stotternd* Eine Milliarde.

Alle immer noch in Erstarrung.

CLAIRE ZACHANASSIAN Unter einer Bedingung.

Alle brechen in einen unbeschreiblichen Jubel aus. Tanzen herum, stehen auf die Stühle, der Turner turnt usw. Ill trommelt sich begeistert auf die Brust.

ILL Die Klara! Goldig! Wunderbar! Zum Kugeln! Voll und ganz mein Zauberhexchen! *Er küßt sie.*

DER BÜRGERMEISTER Unter einer Bedingung, haben gnädige Frau gesagt. Darf ich diese Bedingung wissen?

CLAIRE ZACHANASSIAN Ich will die Bedingung nennen. Ich gebe euch eine Milliarde und kaufe mir dafür die Gerechtigkeit.

Totenstille.

DER BÜRGERMEISTER Wie ist dies zu verstehen, gnädige Frau?
CLAIRE ZACHANASSIAN Wie ich es sagte.
DER BÜRGERMEISTER Die Gerechtigkeit kann man doch nicht kaufen!
CLAIRE ZACHANASSIAN Man kann alles kaufen.
DER BÜRGERMEISTER Ich verstehe immer noch nicht.
CLAIRE ZACHANASSIAN Tritt vor, Bobby.

Der Butler tritt von rechts in die Mitte zwischen die drei Tische, zieht die dunkle Brille ab.

DER BUTLER Ich weiß nicht, ob mich noch jemand von euch erkennt.
DER LEHRER Der Oberrichter Hofer.
DER BUTLER Richtig. Der Oberrichter Hofer. Ich war vor fünfundvierzig Jahren Oberrichter in Gullen und kam dann ins Kaffiger Appellationsgericht, bis mir vor nun fünfundzwanzig Jahren Frau Zachanassian das Angebot machte, als Butler in ihre Dienste zu treten. Ich habe angenommen. Eine für einen Akademiker vielleicht etwas seltsame Karriere, doch die angebotene Besoldung war derart phantastisch -
CLAIRE ZACHANASSIAN Komm zum Fall, Bobby.
DER BUTLER Wie ihr vernommen habt, bietet Frau Claire Zachanassian eine Milliarde und will dafür Gerechtigkeit. Mit anderen Worten: Frau Claire Zachanassian bietet eine Milliarde, wenn Ihr das Unrecht wiedergutmacht, dass Frau Zachanassian in Gullen angetan wurde. Herr III, darf ich bitten.

Ill steht auf, bleich, gleichzeitig erschrocken und verwundert.

ILL Was wollen Sie von mir?
DER BUTLER Treten Sie vor, Herr III.
ILL Bitte. *Er tritt vor den Tisch rechts. Lacht verlegen. Zuckt die Achseln.*
DER BUTLER Es war im Jahre 1910. Ich war Oberrichter in Gullen und hatte eine Vaterschaftsklage zu behandeln. Claire Zachanassian, damals Klara Wäscher, klagte Sie, Herr III, an, der Vater ihres Kindes zu sein.

Ill schweigt.

DER BUTLER Sie bestritten damals die Vaterschaft, Herr III. Sie hatten zwei Zeugen mitgebracht.
ILL Alte Geschichten. Ich war jung und unbesonnen.
CLAIRE ZACHANASSIAN Führt Koby und Loby vor, Toby und Roby.

Die beiden kaugummikauenden Monstren führen die beiden blinden Eunuchen, die sich fröhlich an der Hand halten, in die Mitte der Bühne.

DIE BEIDEN Wir sind zur Stelle, wir sind zur Stelle!
DER BUTLER Erkennen Sie die beiden, Herr III?

Ill schweigt.

DIE BEIDEN Wir sind Koby und Loby, wir sind Koby und Loby.
ILL Ich kenne sie nicht.
DIE BEIDEN Wir haben uns verändert, wir haben uns verändert.
DER BUTLER Nennt eure Namen.
DER ERSTE Jakob Hühnlein, Jakob Hühnlein.
DER ZWEITE Ludwig Sparr, Ludwig Sparr.
DER BUTLER Nun, Herr III.
ILL Ich weiß nichts von ihnen.
DER BUTLER Jakob Hühnlein und Ludwig Sparr, kennt ihr Herrn III?
DIE BEIDEN Wir sind blind, wir sind blind.
DER BUTLER Kennt ihr ihn an seiner Stimme?
DIE BEIDEN An seiner Stimme, an seiner Stimme.
DER BUTLER 1910 war ich der Richter und ihr die Zeugen. Was habt ihr geschworen, Ludwig Sparr und Jakob Hühnlein, vor dem Gericht zu Gullen?

DIE BEIDEN Wir hätten mit Klara geschlafen, wir hätten mit Klara geschlafen.

DER BUTLER So habt ihr vor mir geschworen. Vor dem Gericht, vor Gott. War dies die Wahrheit?

DIE BEIDEN Wir haben falsch geschworen, wir haben falsch geschworen.

DER BUTLER Warum, Ludwig Sparr und Jakob Hühnlein?

DIE BEIDEN Ill hat uns bestochen, Ill hat uns bestochen.

DER BUTLER Womit?

DIE BEIDEN Mit einem Liter Schnaps, mit einem Liter Schnaps.

CLAIRE ZACHANASSIAN Erzählt nun, was ich mit euch getan habe, Koby und Loby.

DER BUTLER Erzählt es.

DIE BEIDEN Die Dame ließ uns suchen, die Dame ließ uns suchen.

DER BUTLER So ist es. Claire Zachanassian ließ euch suchen. In der ganzen Welt. Jakob Hühnlein war nach Kanada ausgewandert und Ludwig Sparr nach Australien. Aber sie fand euch. Was hat sie dann mit euch getan?

DIE BEIDEN Sie gab uns Toby und Roby. Sie gab uns Toby und Roby.

DER BUTLER Und was haben Toby und Roby mit euch gemacht?

DIE BEIDEN Kastriert und geblendet, kastriert und geblendet.

DER BUTLER Dies ist die Geschichte: Ein Richter, ein Angeklagter, zwei falsche Zeugen, ein Fehlurteil im Jahre 1910. Ist es nicht so, Klägerin?

Claire Zachanassian steht auf.

ILL *stampft auf den Boden* Verjährt, alles verjährt! Eine alte, verrückte Geschichte.

DER BUTLER Was geschah mit dem Kind, Klägerin?

CLAIRE ZACHANASSIAN *leise* Es lebte ein Jahr.

DER BUTLER Was geschah mit Ihnen?

CLAIRE ZACHANASSIAN Ich wurde eine Dirne.

DER BUTLER Weshalb?

CLAIRE ZACHANASSIAN Das Urteil des Gerichts machte mich dazu.

DER BUTLER Und nun wollen Sie Gerechtigkeit, Claire Zachanassian?

CLAIRE ZACHANASSIAN Ich kann sie mir leisten. Eine Milliarde für Güllen, wenn jemand Alfred Ill tötet.

Totenstille.

FRAU ILL *stürzt auf Ill zu, umklammert ihn* Fredi!

ILL Zauberhexchen! Das kannst du doch nicht fordern! Das Leben ging doch längst weiter!

CLAIRE ZACHANASSIAN Das Leben ging weiter, aber ich habe nichts vergessen, Ill. Weder den Konradswellerwald noch die Petersche Scheune, weder die Schlafkammer der Witwe Boll noch deinen Verrat. Nun sind wir alt geworden, beide, du verkommen und ich von den Messern der Chirurgen zerfleischt, und jetzt will ich, daß wir abrechnen, beide: Du hast dein Leben gewählt und mich in das meine gezwungen. Du wolltest, daß die Zeit aufgehoben würde, eben, im Wald unserer Jugend, voll von Vergänglichkeit. Nun habe ich sie aufgehoben, und nun will ich Gerechtigkeit, Gerechtigkeit für eine Milliarde.

Der Bürgermeister steht auf, bleich, würdig.

DER BÜRGERMEISTER Frau Zachanassian: Noch sind wir in Europa, noch sind wir keine Heiden. Ich lehne im Namen der Stadt Güllen das Angebot ab. Im Namen der Menschlichkeit. Lieber bleiben wir arm denn blutbefleckt.

Riesiger Beifall.

CLAIRE ZACHANASSIAN Ich warte.

La visite de la vieille dame

Les rôles :

Claire Zachanassian

Le Gymnaste/Le Majordome-le juge

Le maire

Alfred III

Les Deux

Plusieurs petits rôles

Musique de fanfare résonne, solennellement. L'auberge redescend. Les Güllener portent des tables sur la scène avec des nappes lacérées. Des couvertures, de la nourriture et trois tables, une au milieu, une à gauche et une à droite, parallèles aux spectateurs. Le pasteur vient de lointain. Plusieurs Gülleners entrent, l'un d'eux porte un maillot de gymnastique. Le maire, le médecin, le professeur et le policier réapparaissent. Les Güllener applaudissent. Le maire s'approche du banc où Claire Zachanassian et III sont assis, les arbres sont redevenus villageois et se sont dirigés vers le lointain.

LE MAIRE: Le tonnerre d'applaudissement t'es destinée, femme honorable et dignifiée.

CLAIRE ZACHANASSIAN: Il est destiné aux musiciens de la ville, M. le maire. Ils jouent merveilleusement et la pyramide du club de gymnastique était magnifique.

Le maire fait un signe et le gymnaste se présente.

CLAIRE ZACHANASSIAN : J'aime les hommes qui portent des chasubles et en culottes courtes. Ils ont l'air naturel. Recommencez encore une fois. Les bras en arrière, Mr Gymnaste, et faites des pompes.

Le gymnaste fait ce qu'elle lui a demandé.

Claire Zachanassian : Merveilleux, ces muscles ! Avez-vous déjà étranglé quelqu'un grâce à votre force ?

Le gymnaste s'agenouille avec stupéfaction.

LE GYMNASTE : Étranglé ?

ILL *rigolant* : Elle ne manque pas d'humour, la Klara ! Mort de rire, ces mots d'esprit !

Le MÉDECIN : Je ne sais pas ! Ces blagues pénètrent jusqu'à la moelle des os.

Le gymnaste part au lointain.

LE MAIRE : Est-ce que je peux vous accompagner à la table ? *Il dirige Claire Zachanassian vers la table au milieu.*

III vient chercher sa femme, elle est décharnée, aigrie.

CLAIRE ZACHANASSIAN : Mathildchen Blumhard. Je me souviens comme tu as épié Alfred derrière la porte du magasin. Tu es devenue maigre et blême, ma bonne.

ILL *secrètement* : Elle a promis des millions !

Le MAIRE *haletant* : des millions ?

ILL : des millions !

LE MÉDECIN : Mazette !

CLAIRE ZACHANASSIAN : Maintenant, j'ai faim, Mr le maire.

Le MAIRE : On n'attend que votre mari, chère Madame.

CLAIRE ZACHANASSIAN : Vous ne devez pas l'attendre. Il pêche, et je vais le divorcer.

LE MAIRE : divorcer ?

CLAIRE ZACHANASSIAN : Même Moby va s'étonner. Je vais marier un acteur de cinéma allemand.

LE MAIRE : Mais vous avez dit que vous formez un mariage heureux !

CLAIRE ZACHANASSIAN : Chacune de mes mariages est heureux. Mais c'était mon rêve de jeunesse de se marier dans la cathédrale de Güllen. Et il faut s'exaucer un rêve de jeunesse ! Ça va être solennel !

Tout le monde s'assoit. Claire Zachanassian prend place entre le maire et Ill. À la coté d'Ill il y a sa femme. À droite derrière une autre table sont le professeur, le pasteur et le policier, à la droite les Quatres. Plusieurs invités d'honneur avec leurs femmes au lointain, où le bandeau luit : Bienvenue Kläri. Le maire se lève, rayonnant de joie, déjà la serviette ceint et il frappe son verre.

LE MÈRE : Chère Madame, mes chères Güllener. Cela fait quarante-cinq ans maintenant, que vous avez quitté notre ville. Quarante-cinq années, plus que quatre décennies, beaucoup de temps. Beaucoup s'est passé entre-temps, beaucoup d'amertume. C'était triste pour le monde et pour nous. Mais, ne nous vous – notre Kläri – *applaudissement* – avons jamais oubliés. Ni vous, ni votre famille. La superbe mère, en pleine santé qui s'est investi complètement dans son mariage – Ill lui chuchote quelque chose – elle a malheureusement disparut trop tôt, le père traditionnel, qui, près de la gare, avait construit un immeuble qui était très visité - Ill lui chuchote quelque chose – qui était très admiré par les milieux spécialisés et par les profanes, ils sont dans notre pensées encore entre nous, comme notre meilleurs, braves. Et encore vous, chère Madame – comme diabolin blond – Ill lui chuchote quelque chose –rousse bouclé vous êtes batifolé dans notre maintenant malheureusement ruelles négligées. Même à cette époque-là tout le monde avait senti le charme de votre personnalité, avait deviné la montée à venir dans les altitudes vertigineuse de l'humanité. *Il fait sortir son petit carnet. On a bien gardé le souvenir de vous. Votre résultats à l'école sont encore toujours représentés comme modèle du corps des enseignants, car vous étaiet particulièrement étonnante dans le sujet le plus important, la botanique et la zoologie, comme expression de votre sympathie avec tous qui a besoin d'être protégé. Votre amour de la justice et votre sens de bienfaisance avaient attiré l'attention de larges couches de population. Grand Applaudissement.*

[...]

Applaudissement. Claire Zachanassian se lève.

CLAIRE : Monsieur le Maire, les Güllener. Votre joie désintéressée sur ma visite me touche. Certes j'étais un enfant un peu différent comme décrit dans le discours du maire, dans l'école ils m'ont donné des coups et les pommes de terres pour la veuve Bolte j'ai volé, ensemble avec Ill, pas pour préserver la vielle entremetteuse du périr d'inanition, mais car je ne voulais être couché avec Ill qu'une seule fois quelque place où il était plus confortable que dans la forêt ou dans la grange. Cependant, pour apporter ma contribution à votre joie, j'expliquerai immédiatement que je suis disposée à donner un milliard à Güllen. 500 millions pour la ville/municipalité et 500 millions distribué entre les familles.

Silence de mort.

Le MAIRE : *en bégayant* Une milliarde.

Tout le monde encore en torpeur.

CLAIRE ZACHANASSIAN : À une seule condition.

Tout le monde laisse éclater sa joie infiniment. Ils dansent, sont debout les chaises. Ill joue du tambour sur sa poitrine.

ILL : La Klara ! Chout ! Fantastique ! Gondolant ! Complètement ma petite sorcière ! *Il l'embrasse.*

LE MAIRE : À une condition, vous avez dit. Est-ce que je peux savoir cette condition ?

CLAIRE ZACHANASSIAN : Je veux vous nommer cette condition. Je vous donne un milliard et je m'achète pour cela la justice.

Silence de mort.

LE MAIRE : Comment est-ce que je dois ça interpréter, chère madame ?

CLAIRE ZACHANASSIAN : Comme je l'ai dit.

LE MAIRE : Mais c'est impossible de s'acheter la justice !

CLAIRE ZACHANASSIAN : On peut acheter tous !

LE MAIRE : Je ne comprends toujours pas.

CLAIRE ZACHANASSIAN : Avance, Bobby.

Le majordome entre de la droite et s'arrête entre les trois tables. Il enlève ses lunettes de soleil.

LE MAJORDOME : Je ne sais pas si quelqu'un entre vous me reconnaît.

LE PROFESSEUR : Le grand juge Hofer.

LE MAJORDOME : C'est vrai. Le grand juge Hofer. Il y a 45 ans quand j'étais le grand juge à Güllen est après j'étais transféré au tribunal d'appellation à Kaffig, jusqu'à il y a 25 ans, quand Madame Zachanassian m'a fait l'offre de devenir son majordome. Je l'ai accepté. C'est peut-être une carrière bizarre pour un diplômé de l'enseignement supérieur, mais le salaire proposé était si fantastique –

CLAIRE ZACHANASSIAN : Vas-t-en à bout, Bobby.

LE MAJORDOME : Comme vous avez entendus, Madame Claire Zachanassian offre un Milliard et veut en échange la justice. En d'autres termes : Madame Claire Zachanassian offre un Milliard si vous rattrapez l'injustice qui l'était fait à Güllen. Monsieur Ill, je vous prie.

Ill se lève, blême, effrayé et étonné au même temps.

ILL : Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

LE MAJORDOME : Avancez, Monsieur Ill.

ILL : S'il vous plaît. *Il avance devant la table à la droite. Il rigole gêné, hausse les épaules.*

LE MAJORDOME : C'était dans l'année 1910. J'étais le grand juge à Güllen et je devais traiter une action en recherche de paternité. Claire Zachanassian, à l'époque Klara Wäscher, accusait vous, Monsieur Ill, d'être le père de son enfant.

Ill garde le silence.

LE MAJORDOME : À cette époque-là vous avez nié la paternité, Monsieur Ill. Vous avez présenté deux témoins.

ILL : Des anciennes histoires. J'étais jeune et irréfléchi.

CLAIRE ZACHANASSIAN : Présentez Koby et Loby, Toby et Roby.

Les deux monstres, en mâchant du chewing-gum, guident les deux eunuques, qui se tiennent gaiement la main, au milieu de la scène.

LES DEUX : Nous sommes là, nous sommes là !

LE MAJORDOME : Est-ce que vous connaissez les deux-là, Monsieur Ill ?

Ill reste silencieux.

LES DEUX : Nous sommes Koby et Loby, nous sommes Koby et Loby.

ILL : Je ne les connais pas.

LES DEUX : Nous sommes changés, nous sommes changés.

LE MAJORDOME : Dites/appelez vos noms.

LE PREMIER : Jakob Hühnlein, Jakob Hühnlein.

LE DEUXIÈME : Ludwig Sparr, Ludwig Sparr.

LE MAJORDOME : Alors, Monsieur Ill.

ILL : Je ne sais rien d'eux.

LE MAJORDOME : Jakob Hühnlein et Ludwig Sparr, connaissez-vous Monsieur Ill ?

LES DEUX : Nous sommes aveugles, nous sommes aveugles.

LE MAJORDOME : Est-ce que vous le reconnaissez par sa voix ?

LES DEUX : À sa voix, à sa voix.

LE MAJORDOME : En 1910 j'étais le juge et vous étiez les témoins. Qu'est-ce que vous avez jurés, Ludwig Sparr et Jakob Hühnlein, devant la cour de Gullen ?

LES DEUX : On a dormi avec Klara, on a dormi avec Klara.

LE MAJORDOME : Vous avez jurés tellement devant moi. Devant la cour, devant dieu. Est-ce que c'était la vérité ?

LES DEUX : On a mentis, On a mentis.

LE MAJORDOME : Pourquoi, Ludwig Sparr et Jakob Hühnlein ?

LES DEUX : Ill avait acheté notre parole, Ill avait acheté notre parole.

LE MAJORDOME : En échange de quoi ?

LES DEUX : En échange d'un litre de schnaps, en échange d'un litre de Schnaps.

CLAIRE ZACHANASSIAN : Racontez maintenant ce que j'ai fait à vous, Koby et Loby.

LE MAJORDOME : Racontez-le.

LES DEUX : La dame a laissé nous chercher, la dame a laissé nous chercher.

LE MAJORDOME : C'est comme ça. Claire Zachanassian a laissé vous chercher. Dans le monde entier. Jakob Hühnlein était émigré au Canada et Ludwig Sparr en Australie. Mais elle vous a trouvé. Qu'est-ce que vous a fait avec vous ensuite ?

LES DEUX : Elle nous a donné Toby et Roby. Elle nous a donné Koby et Loby.

LE MAJORDOME : Et Toby et Loby ont fait quoi avec vous ?

LES DEUX : Ils nous avons castré et crevé les yeux. Ils nous avons castré et crevé les yeux.

LE MAJORDOME : Ça, c'est l'histoire. Un juge, un accusé, deux faux témoins, une erreur judiciaire en 1910. N'est-ce pas, plaignante ?

Claire Zachanassian se lève.

Ill en tapant le pied sur le sol : Prescrit, tout est prescrit ! Une vieille, histoire folle !

LE MAJORDOME : Qu'est-ce qu'il se passé avec l'enfant, plaignante ?

CLAIRE ZACHANASSIAN doucement : Il a vit une année.

LE MAJORDOME : Qu'est-ce qu'il se passé avec vous ?

Je suis devenue une prostituée.

LE MAJORDOME : Pourquoi ?

CLAIRE ZACHANASSIAN : Le jugement de la cour me l'a fait.

LE MAJORDOME : Et maintenant vous voulez la justice, Claire Zachanassian ?

CLAIRE ZACHANASSIAN : J'ai les moyens de me l'offrir. Un Milliard pour Gullen, si quelqu'un tue Alfred Ill.

Silence de mort.

Madame ILL court vers Ill, elle lui cramponne Fedi!

ILL Ma petite sorcière ! Mais tu ne peux pas l'exiger ! La vie s'est poursuivie depuis longtemps !

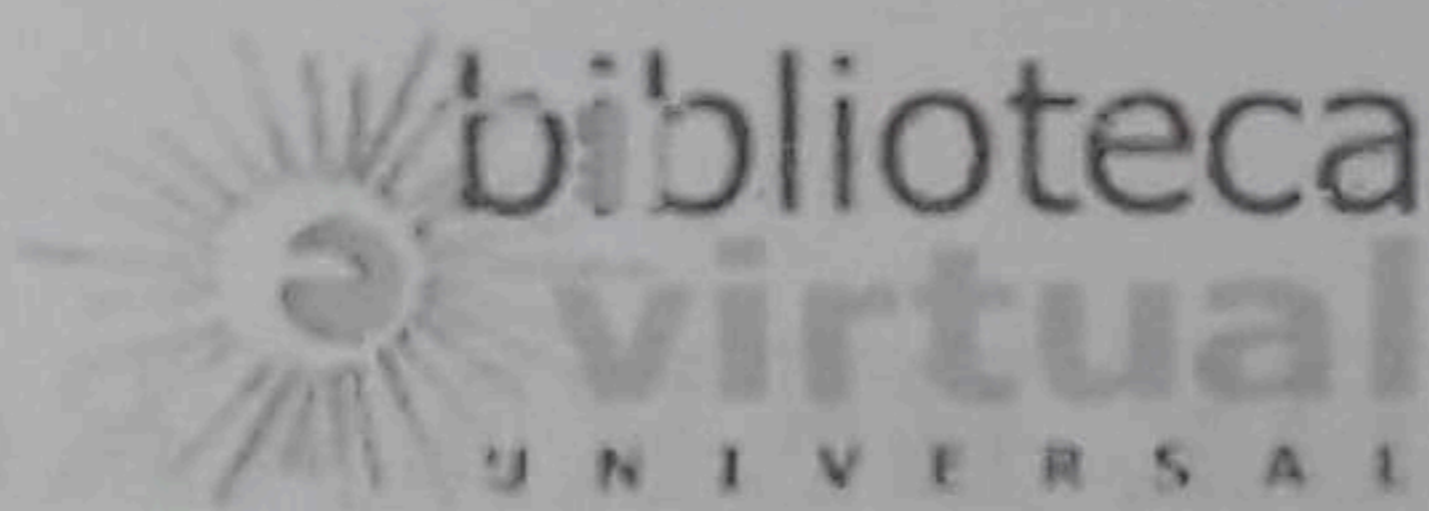
CLAIRE ZACHANASSIAN : La vie s'est poursuivie mais je n'ai oublié rien, Ill. Ni la forêt, ni la grange, ni la chambre de la veuve Bolte, ni ta trahison. Maintenant nous sommes devenus vieilles, nous deux, toi, tourné mal et moi, déchiqueté des couteaux des chirurgiens, et maintenant je veux que nous font les comptes, nous deux : Tu as choisi ta vie et tu m'as forcé dans la mienne. Tu voulais que le temps s'annule, juste avant, dans la forêt de notre jeunesse, plein du caractère éphémère. Maintenant je l'a annulé, et maintenant je veux la justice, la justice pour un Milliard.

Le maire se lève, blême, avec dignité.

LE MAIRE : Madame Zachanassian : Nous sommes encore en Europe, nous ne sommes encore pas des païens. Dans le nom de la ville Gullen, je renonce votre offre. Dans le nom de l'humanité. Nous préférons d'être pauvre que d'être souillé de sang.

Applaudissement énorme.

CLAIRE ZACHANASSIAN : J'attends.



FEDERICO GARCÍA LORCA

**LA CASA DE BERNARDA ALBA
DRAMA DE MUJERES EN LOS
PUEBLOS DE ESPAÑA**

2003 - Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

FEDERICO GARCÍA LORCA

**LA CASA DE BERNARDA ALBA
DRAMA DE MUJERES EN LOS
PUEBLOS DE ESPAÑA**

Personajes:

Bernarda, 60 años. María Josefa, madre de Bernarda, 80 años.
Angustias, (hija), 39 años. La Poncia, 60 años. Mujer 1
Magdalena, (hija), 30 años. Criada, 50 años. Mujer 2
Amelia, (hija), 27 años. Mendiga, con niña. Mujer 3
Martirio, (hija), 24 años. Mujeres de luto. Mujer 4
Adela, (hija), 20 años. Muchacha

Estos tres actos tienen la intención de un documental fotográfico.

Principio Siguiente

Acto primero

Habitación blanquísima del interior de la casa de Bernarda. Muros gruesos.

Puertas en arco con cortinas de yute rematadas con madroños y volantes. Sillas

de anea. Cuadros con paisajes inverosímiles de ninfas o reyes de leyenda. Es

verano. Un gran silencio umbroso se extiende por la escena. Al levantarse el

telón está la escena sola. Se oyen doblar las campanas.

(Sale la Criada)

Mendiga: *(Con una niña)* ¡Alabado sea Dios!

Criada: Tin, tin, tan. ¡Que nos espere muchos años!. Tin, tin, tan.

Mendiga: *(Fuerte con cierta irritación)* ¡Alabado sea Dios!

Criada: *(Irritada)* ¡Por siempre!

Mendiga: Vengo por las sobras.

(Cesan las campanas)

Criada: Por la puerta se va a la calle. Las sobras de hoy son para mí.

Mendiga: Mujer, tú tienes quien te gane. ¡Mi niña y yo estamos solas!

Criada: También están solos los perros y viven.

Mendiga: Siempre me las dan.

Criada: Fuera de aquí. ¿Quién os dijo que entrarais? Ya me habéis dejado los pies señalados. *(Se van. Limpia.)* Suelos barnizados con aceite, alacenas, pedestales, camas de acero, para que traguemos quina las que vivimos en las chozas de tierra con un plato y una cuchara. ¡Ojalá que un día no quedáramos ni uno para contarlo! *(Vuelven a sonar las campanas)* Sí, sí, ¡vengan clamores! ¡venga caja con filos dorados y toallas de seda para llevarla!; ¡que lo mismo estarás tú que estaré yo! Fastídate, Antonio María Benavides, tieso con tu traje de paño y tus botas enterizas. ¡Fastídate! ¡Ya no volverás a levantarme las enaguas detrás de la puerta de tu corral! *(Por el fondo, de dos en dos, empiezan a entrar mujeres de luto con pañuelos grandes, faldas y abanicos negros. Entran lentamente hasta llenar la escena)* *(Rompiendo a gritar)* ¡Ay Antonio María Benavides, que ya no verás estas paredes, ni comerás el pan de esta casa! Yo fui la que más te quiso de las que te sirvieron. *(Tirándose del cabello)* ¿Y he de vivir yo después de verte marchar? ¿Y he de vivir?

(Terminan de entrar las doscientas mujeres y aparece Bernarda y sus cinco hijas)

Bernarda: *(A la Criada)* ¡Silencio!

Criada: *(Llorando)* ¡Bernarda!

Bernarda: Menos gritos y más obras. Debías haber procurado que todo esto estuviera más limpio para recibir al duelo. Vete. No es éste tu lugar. *(La Criada se va sollozando)* Los pobres son como los animales. Parece como si estuvieran hechos de otras sustancias.

Mujer 1: Los pobres sienten también sus penas.

Bernarda: Pero las olvidan delante de un plato de garbanzos.

Muchacha 1: *(Con timidez)* Comer es necesario para vivir.

Bernarda: A tu edad no se habla delante de las personas mayores.

Mujer 1: Niña, cállate.

Bernarda: No he dejado que nadie me dé lecciones. Sentarse. *(Se sientan. Pausa)*
(Fuerte) Magdalena, no llores. Si quieres llorar te metes debajo de la cama. ¿Me has oído?

Mujer 2: *(A Bernarda)* ¿Habéis empezado los trabajos en la era?

Bernarda: Ayer.

Mujer 3: Cae el sol como plomo.

Mujer 1: Hace años no he conocido calor igual.

(Pausa. Se abanicán todas)

Bernarda: ¿Está hecha la limonada?

La Poncia: *(Sale con una gran bandeja llena de jarritas blancas, que distribuye.)* Sí, Bernarda.

Bernarda: Dale a los hombres.

La Poncia: Ya están tomando en el patio.

Bernarda: Que salgan por donde han entrado. No quiero que pasen por aquí.

Muchacha: *(A Angustias)* Pepe el Romano estaba con los hombres del duelo.

Angustias: Allí estaba.

Bernarda: Estaba su madre. Ella ha visto a su madre. A Pepe no lo ha visto ni ella ni yo.

Muchacha: Me pareció...

Bernarda: Quien sí estaba era el viudo de Darajalí. Muy cerca de tu tía. A ése lo vimos todas.

Mujer 2: *(Aparte y en baja voz)* ¡Mala, más que mala!

Mujer 3: *(Aparte y en baja voz)* ¡Lengua de cuchillo!

Bernarda: Las mujeres en la iglesia no deben mirar más hombre que al oficiante, y a ése porque tiene faldas. Volver la cabeza es buscar el calor de la pana.

Mujer 1: *(En voz baja)* ¡Vieja lagarta recocida!

La Poncia: *(Entre dientes)* ¡Sarmentosa por calentura de varón!

Bernarda: *(Dando un golpe de bastón en el suelo)* ¡Alabado sea Dios!

Todas: *(Santiguándose)* Sea por siempre bendito y alabado.

Bernarda:

¡Descansa en paz con la santa
compañía de cabecera!

Todas:

¡Descansa en paz!

Bernarda:

Con el ángel San Miguel
y su espada justiciera

Todas:

¡Descansa en paz!

Bernarda:

Con la llave que todo lo abre
y la mano que todo lo cierra.

Todas:

¡Descansa en paz!

Bernarda:

Con los bienaventurados
y las lucecitas del campo.

Todas:

¡Descansa en paz!

Bernarda:

Con nuestra santa caridad
y las almas de tierra y mar.

Todas:

¡Descansa en paz!

Bernarda: Concede el reposo a tu siervo Antonio María Benavides y dale la corona de
tu santa gloria.

Todas:

Amén.

Bernarda: *(Se pone de pie y canta)*

"Réquiem aeternam dona eis, Domine".

Todas: *(De pie y cantando al modo gregoriano)*

"Et lux perpetua luceat eis".

(Se santiguan)

Mujer 1: Salud para rogar por su alma.

(Van desfilando)

Mujer 3: No te faltará la hogaza de pan caliente.

Mujer 2: Ni el techo para tus hijas.

(Van desfilando todas por delante de Bernarda y saliendo. Sale Angustias por otra puerta, la que da al patio)

Mujer 4: El mismo trigo de tu casamiento lo sigas disfrutando.

La Poncia: *(Entrando con una bolsa)* De parte de los hombres esta bolsa de dineros para responsos.

Bernarda: Dales las gracias y échales una copa de aguardiente.

Bernarda: Buena, todas van a sus casas

Bernarda: *(A Magdalena, que inicia el llanto)* Chist. *(Golpea con el bastón.)* *(Salen todas.)* *(A las que se han ido)* ¡Andar a vuestras cuevas a criticar todo lo que habéis visto! Ojalá tardéis muchos años en pasar el arco de mi puerta.

La Poncia: No tendrás queja ninguna. Ha venido todo el pueblo.

Bernarda: Sí, para llenar mi casa con el sudor de sus refajos y el veneno de sus lenguas.

Amelia: ¡Madre, no hable usted así!

Bernarda: Es así como se tiene que hablar en este maldito pueblo sin río, pueblo de pozos, donde siempre se bebe el agua con el miedo de que esté envenenada.

La Poncia: ¡Cómo han puesto la solería!

Bernarda: Igual que si hubiera pasado por ella una manada de cabras. *(La Poncia limpia el suelo)* Niña, dame un abanico.

Amelia: Tome usted. *(Le da un abanico redondo con flores rojas y verdes.)*

Bernarda: *(Arrojando el abanico al suelo)* ¿Es éste el abanico que se da a una viuda? Dame uno negro y aprende a respetar el luto de tu padre.

Martirio: Tome usted el mío.

Bernarda: ¿Y tú?

Martirio: Yo no tengo calor.

Bernarda: Pues busca otro, que te hará falta. En ocho años que dure el luto no ha de entrar en esta casa el viento de la calle. Haceros cuenta que hemos tapiado con ladrillos puertas y ventanas. Así pasó en casa de mi padre y en casa de mi abuelo. Mientras, podéis empezar a bordaros el ajuar. En el arca tengo veinte piezas de hilo con el que podréis cortar sábanas y embozos. Magdalena puede bordarlas.

Je péterais bien autre chose !

Elle sort en riant.

*La Domestique continue à
frotter. Les cloches sonnent.*

DOMESTIQUE, *accompagnant le son.*

Glas et glas, glas et glas. Dieu lui
pardonne !

MENDIANTE, *avec une enfant.*

Loué soit le Seigneur !

DOMESTIQUE

Glas et glas, glas et glas ! Et qu'il
nous attende encore longtemps !
Glas et glas et glas et glas !

MENDIANTE, *d'une voix plus forte et un peu irritée.*

Loué soit le Seigneur !

DOMESTIQUE, *en colère.*

Loué à jamais !

MENDIANTE

Je viens prendre les restes.

Les cloches s'arrêtent.

DOMESTIQUE

T'as qu'à prendre la porte. Aujourd'hui, les restes c'est pour

moi.

MENDIANTE

Ma bonne dame, toi t'as
quelqu'un qui te gagne la vie.
Mais nous, ma gosse et moi on est
seules.

DOMESTIQUE

Les chiens aussi ils sont seuls et
ils vivent.

MENDIANTE

On me les donne toujours.

DOMESTIQUE

Allez, du balai ! Qui vous a dit

d'entrer ? Oh là là vos pieds, vous m'avez laissé les marques. (*Elles s'en vont. La Domestique frotte par terre.*) Un carrelage verni à l'huile, des armoires, des dessertes, des lits en acier, et nous on est là à bouffer la poussière dans des baraques en terre avec notre gamelle et notre cuillère. Y a plus qu'à crever et qu'on en parle plus ! (*Les cloches se remettent à sonner.*) Allez, allez, sonnez les cloches, le cercueil avec des fils d'or et des rubans de soie pour le porter ! Toi comme moi on y passera tous ! Bien fait pour toi, Antonio María Benavides¹, tout raide dans ton beau costume en drap de laine et tes bottes cavalières. Bien fait ! Fini de trousser mon jupon derrière la porte de la basse-cour !

Au fond, deux par deux, commencent à entrer des femmes en deuil avec de grands foulards, jupes et éventails noirs. Elles entrent lentement jusqu'à occuper toute la scène.

DOMESTIQUE, *éclatant en cris.*

Ah, Antonio María Benavides, tu verras plus ces murs, tu mangeras plus le pain de cette maison ! De tous ceux qui te servaient, c'est moi qui t'aimais le plus. (*Se tirant les cheveux.*) À quoi bon la vie maintenant que t'es plus là ? Comment vivre ?

*Les deux cents femmes
finissent d'entrer et Ber-
narda apparaît avec ses cinq
filles. Bernarda s'appuie sur
une canne.*

BERNARDA, *à la Domestique.*

Silence !

DOMESTIQUE, *pleurant.*

Bernarda !

BERNARDA

Arrête de crier, tu ferais mieux
de t'activer. Et te soucier que tout
soit impeccable pour recevoir les

condoléances. Va-t'en. Ce n'est pas ta place ici. (*La Domestique s'en va en sanglotant.*) Les pauvres on dirait des animaux. On voit bien qu'ils ne sont pas faits comme nous.

FEMME 1

Les pauvres aussi éprouvent de la peine¹.

BERNARDA

Sers-leur des pois chiches² et ils l'oublient.

JEUNE FILLE, *timidement.*

Il faut manger pour vivre.

BERNARDA

À ton âge on ne parle pas devant les grandes personnes.

FEMME 1

Tais-toi, petite.

BERNARDA

Je n'ai jamais laissé quiconque me faire la leçon. Assis tout le monde. (*Elles s'asseyent. Pause. D'une voix forte.*) Magdalena, ne pleure pas. Si tu veux chialer mets-toi sous ton lit. Tu m'as entendue ?

FEMME 2, à Bernarda.

Vous avez commencé les travaux sur les terres ?

BERNARDA

Oui, hier.

FEMME 3

Il tombe un soleil de plomb.

FEMME 1

Il y a des années que je n'ai vu une telle chaleur.

*Pause. Elles s'éventent
toutes.*

BERNARDA

La citronnade est prête ?

Poncia entre avec un grand plateau plein de carafons blancs, qu'elle distribue.

PONCIA

Voilà, Bernarda.

BERNARDA

Donnes-en aux hommes.

PONCIA

Ils sont dans la cour en train de boire.

BERNARDA

Qu'ils sortent par où ils sont entrés. Je ne veux pas les voir ici.

JEUNE FILLE, à *Angustias*.

José le Romano¹ était avec les hommes du cortège.

ANGUSTIAS

Oui, il était là.

BERNARDA

C'est sa mère qui était là. C'est sa mère qu'elle a vue. José elle ne l'a pas vu, et moi non plus.

JEUNE FILLE

J'ai cru...

BERNARDA

Celui qui était là c'est le veuf
de Darajalí. Tout près de ta tante.
Celui-là on l'a toutes vu.

FEMME 2, *en aparté*
et à voix basse.

Mauvaise comme la teigne !

FEMME 3, *en aparté*
et à voix basse.

Une langue de vipère !

BERNARDA

Les femmes à l'église ne doivent
regarder aucun homme sauf le

curé, et lui parce qu'il porte une robe. Tourner la tête c'est chercher la chaleur des pantalons.

FEMME 1, *à voix basse.*

Vieille peau de bique !

PONCIA, *entre les dents.*

Sèche comme une trique !

BERNARDA, *donnant
un coup de canne sur le sol.*

Loué soit le Seigneur !

TOUTES, *se signant.*

Loué soit-il et béni son
nom !

BERNARDA

Repose en paix
en la sainte compagnie des
âmes !

TOUTES

Repose en paix !

BERNARDA

Avec l'ange saint Michel
et son épée de justice.

TOUTES

Repose en paix !

BERNARDA

Avec la clé¹ qui ouvre
et la main qui ferme.

TOUTES

Repose en paix !

BERNARDA

Avec les bienheureux
et la lumière des champs.

TOUTES

Repose en paix !

BERNARDA

Avec notre sainte charité
et les âmes sur terre et sur
mer.

TOUTES

Repose en paix !

BERNARDA

Accorde le repos à ton serviteur
Antonio María Benavides, donne-
lui la couronne de ta sainte gloire.

TOUTES

Amen.

*Bernarda se met debout et
chante.*

BERNARDA

Requiem æternam dona eis,

Domine.

TOUTES, *debout et chantant*
sur le mode grégorien.

Et lux perpetua luceat eis.

Elles se signent.

FEMME 1

Sois forte pour prier pour son
âme.

Elles défilent.

FEMME 3

Le pain chaud ne te manquera
pas.

FEMME 2

Ni le toit pour tes filles.

Toutes défilent devant Bernarda et sortent. Angustias entre par une autre porte, celle qui donne sur la cour.

FEMME 4

Le blé de ton mariage puisses-tu le manger longtemps !

PONCIA, entrant avec une bourse.

De la part des hommes cette bourse d'argent pour les messes.

BERNARDA

Remercie-les et sers-leur un verre d'eau-de-vie.

JEUNE FILLE, à *Magdalena*.

Magdalena...

BERNARDA, à *Magdalena*,
au bord des larmes.

Chut ! (*Elle frappe avec sa canne. Elles sortent toutes. Vers celles qui sont parties.*) Retournez dans vos tanières critiquer tout ce que vous avez vu ! Et que bien des années passent avant de vous revoir franchir ma porte !

BERNARDA

Remercie-les et sers-leur un verre d'eau-de-vie.

JEUNE FILLE, à *Magdalena*.

Magdalena...

BERNARDA, à *Magdalena*,
au bord des larmes.

Chut ! (*Elle frappe avec sa canne. Elles sortent toutes. Vers celles qui sont parties.*) Retournez dans vos tanières critiquer tout ce que vous avez vu ! Et que bien des années passent avant de vous revoir franchir ma porte !



PONCIA

Tu peux pas te plaindre. Tout le village est venu.

BERNARDA

Oui, pour emplir ma maison de la sueur de leurs jupes et du venin de leurs langues.

AMELIA

Mère, ne parlez pas ainsi !

BERNARDA

C'est ainsi qu'il faut parler dans ce maudit village sans rivière, un village de puits, où l'on a toujours

peur que l'eau soit empoisonnée.

PONCIA

Dans quel état ils m'ont mis le carrelage !

BERNARDA

On dirait qu'un troupeau de biques est passé par là. (*Poncia nettoie le sol.*) Petite, passe-moi un éventail.

ADELA

Tenez.

*Elle lui tend un éventail
rond à fleurs rouges et
vertes.*

BERNARDA, *jetant
l'éventail par terre.*

C'est ça l'éventail qu'on donne à une veuve ? Donne-m'en un noir et apprends à respecter le deuil de ton père.

MARTIRIO

Prenez le mien.

BERNARDA

Et toi ?

MARTIRIO

Moi, je n'ai pas chaud.

L'Inserzione

Natalia Ginzburg

Personaggi:

ELENA
TERESA
LORENZO
GIOVANNA

ATTO PRIMO

Teresa, Elena, Lorenzo (breve comparsa)

Suona un campanello, Teresa apre. Entra Elena.

TERESA Buongiorno.

ELENA Buongiorno. Avevo telefonato stamattina. Vengo per l'inserzione. Mi chiamo Elena Tesei.

TERESA Ah, la stanza. Ha bisogno d'una stanza? Ora gliela farò vedere; non voglio soldi, solo un po' di compagnia e qualche piccola faccenda di casa. Vivo sola.

ELENA Non è sposata?

TERESA Sono sposata. Sono separata. Siamo rimasti abbastanza in buoni rapporti, spesso lui mi viene a trovare.

ELENA *Poi Teresa mi raccontò della sua villa a Rocca di Papa, in campagna. L'aveva comprata con suo marito, Lorenzo. Lorenzo amava la campagna, mentre Teresa no. « A Rocca di Papa mi mancava la città », mi ripeteva sempre, « odio la campagna »; e alla fine la villa era stata messa in vendita. Davvero Teresa non poteva sopportare la campagna, la rendeva nostalgica, le ricordava la sua infanzia con i nonni. **

TERESA [...] ho avuto un'infanzia tanto infelice. Stavamo coi nonni paterni, la mamma, mio fratello e io. I nonni erano contadini. Contadini poveri. Prima c'era anche mio padre, e io di mio padre avevo paura. Picchiava mia madre. A me non mi picchiava, ma quando mi vedeva giocare in cucina, mi pigliava per un braccio e mi metteva fuori della porta. Diceva che non ero sua. * Poi <mio padre> è partito per l'America e noi siamo rimasti coi nonni.

ELENA E poi è venuta a Roma?

TERESA Sì, sono venuta a Roma, e lavoravo in un negozio di olii e vini. Siccome ero tanto bellina, avevo molti uomini che mi stavano dietro, e uno una volta m'ha detto: « Vieni. Ti porto a fare la comparsa in un film ». Era uno che era non so cosa nel cinema, e mi ha portato a Cinecittà, e lì mi hanno messa nuda, con un reggipetto di maglia d'oro, le mutandine d'oro, un velo lungo fino alle caviglie. Che bella che ero! E ho pensato: Adesso sono a posto. Diventerò una diva del cinema.

ELENA E poi è diventata davvero un'attrice del cinema?

TERESA Neanche per sogno. Mi prendevano, ma sempre solo come comparsa. Stavo sempre a Cinecittà, sul cancello ad aspettare che mi prendessero, ma guadagnavo pochissimo, però ero sempre piena di speranza, E lì, a Cinecittà, ho conosciuto Lorenzo. Mio marito. Un giorno me ne stavo seduta sulle rovine di Troia, che erano certi sassi tutti sbruciacchiati, e mangiavo pane e pollo, perché davano i sacchetti con la colazione e quella volta m'era toccato un sacchetto col pollo, a me il pollo mi piace e mangiavo di gusto. Ero vestita da troiana, tutta ravviluppata in un lenzuolo, e lui Lorenzo si siede vicino a me e dice: «Ma che bella che sei! cosa mangi? mangi pollo? me ne dai un poco? » Io ho alzato le spalle. Non mi piaceva. * Io lo guardavo e l'unica cosa che mi piaceva di lui erano i suoi occhi, perché Lorenzo ha degli occhi bellissimi, azzurri, grandi, sorridenti, con le ciglia lunghe. Degli occhi fin troppo belli, sprecati in un uomo. * *Eppure, alla fine, Lorenzo mi ha conquistata, mi ha dominata.* * Siamo stati insieme per tre giorni. In quei tre giorni, non abbiamo fatto che far l'amore, dormire, fumare * Poi m'ha detto che scendeva un momento a comprare le sigarette. Non è ritornato più. Per sei mesi, non l'ho più rivisto. *

ELENA *Teresa mi raccontò di aver avuto tanti uomini prima di Lorenzo, ma di non aver mai provato quel sentimento di abbandono che seguì alla sua partenza improvvisa. Era stata male, aveva sofferto in passato, mai però così tanto. Era stata sempre lei a lasciare i suoi uomini. Lorenzo era stato il primo a ad abbandonarla, il primo... dopo suo padre. E Teresa piangeva, piangeva perché ne era innamorata : « mi dominava », mi spiegava **

TERESA [...] e mi dominava perché lo amavo. Così abbiamo cominciato a litigare[:] non solo una volta ogni tanto, ma tutti i giorni, e le cose a poco a poco fra noi si sono sciupate. Facevamo delle liti tremende [...] ero molto infelice e mi sentivo sola. E allora è successa una cosa. L'ho tradito. Non l'avevo tradito mai. Tante volte ero stata sul punto di tradirlo ma sempre mi ero tirata indietro.

ELENA E lui l'ha saputo?

TERESA Sì.

ELENA E Lorenzo non l'ha più visto?

TERESA Certo che l'ho visto. L'ho visto pochi giorni dopo. Le ho detto che lo vedo sempre, viene qui sempre, anche adesso forse verrà. Lo incontrerà se sta qui ancora un poco.

ELENA No. È tardi, e devo andarmene via. Devo andare all'università. Ho una lezione. *

TERESA Venga domani. L'aspetto.

ATTO SECONDO

Lorenzo, Elena, Teresa

Suona il campanello, Apre Elena. Entra Lorenzo.

LORENZO Scusi, la signora non c'è?

ELENA È uscita. Fra poco dovrebbe tornare.

LORENZO Dov'è andata?

ELENA È Lorenzo, Lei?

LORENZO Sono Lorenzo, sì. Lei dev'essere la studentessa ?

ELENA Sì. Sono proprio la studentessa. Mi chiamo Elena Tesei.

LORENZO Lorenzo Dal Monte. Piacere.

ELENA Piacere.

LORENZO (voce narrante) : ... poi ho chiesto a Elena dove fosse Teresa e ho scoperto che si trovava a Rocca di Papa per cercare di vendere la nostra bella villa, che mi sta tanto a cuore. Comunque, visto che Teresa non c'era, avevo intenzione di andarmene, ma in quel momento Elena cominciò a rimproverarmi per aver ignorato Teresa per così tanto tempo. In realtà, loro non lo sapevano, ma io ero in Puglia, in campagna da mia sorella. È stata una così bella vacanza! Adoro la campagna. D'altronde, ho scoperto che anche Elena ama la campagna, al contrario di Teresa, che l'ha sempre detestata. Le ricorda la sua infanzia infelice.

ATTO TERZO

Teresa, Elena, Lorenzo (breve comparsa)

TERESA (sbadigliando) Che ore sono? le undici? sono già le undici? facciamo il caffè?

ELENA Il caffè l'ho già fatto. Te lo porto.

(Via. Torna col caffè).

TERESA Sei rientrata molto tardi ieri sera.

ELENA Sono andata al cinema.

TERESA Con Lorenzo?

ELENA Sì.

TERESA Ieri ho messo di nuovo tre inserzioni. Per la gatta, per il buffet, per la stanza. Per la villa di Rocca di Papa non ho messo nessuna inserzione. Non voglio più venderla. Ho pensato che metterò su una pensione, come tua madre. Forse faccio soldi. Potrei vivere qui, e dare in mano la pensione a qualcuno. L'importante è fare dei soldi. Questo caffè è cattivo, stamattina. Sa di nocciole.

ELENA A me sembra buono. Pensa, è l'ultima volta che prendiamo insieme il caffè. Domattina, sarò dagli zii. Mi dispiace tanto d'andarmene. Mi ero così affezionata a questa casa.

TERESA Solo alla casa?

ELENA Oh, stai zitta. Sai quanto mi dispiace di lasciarti. Ma vedi, devo studiare. Con te, qui, finisce che non studio, lo sai. Non facciamo che discorrere. Dagli zii c'è molto rumore, però in fondo concludo di più.

TERESA Anche Lorenzo diceva sempre che non riusciva a concentrarsi, a studiare, quando viveva con me.

ELENA Ieri sera ho fatto tardi anche perché dopo il gelato, ci siamo messi a camminare per la città. Ho camminato un mucchio. Mi fanno ancora male le gambe.

TERESA Sempre voi con gli altri?

ELENA No. Lorenzo e io. Devo dirti una cosa, Teresa. [...] Io e Lorenzo ci vogliamo bene. Ci amiamo. È per questo che me ne vado via. Non è perché devo studiare. È perché lo amo. Allora, capisci, non posso più stare qui.

TERESA L'avevo capito da me.

ELENA L'avevi capito? davvero? l'avevi capito? È una cosa che si vede?

TERESA Sì.

ELENA L'avevi capito, e sei rimasta tranquilla? senza piangere, senza gridare? tutta fredda, zitta, tranquilla?

TERESA Perché dovrei piangere? Tanto a me non mi vuole più. Che stia con te o con un'altra, è la stessa cosa.

ELENA E potremo ancora essere amiche? Potrò venire a trovarti? mi vorrai bene, come mi volevi bene prima?

TERESA Perché no, tesoro caro?

ELENA Come sei buona! sei una donna così buona, così generosa! Io lo so che tu lo ami sempre!

TERESA È vero. Lo amo sempre. Lo amerò sempre. È la mia disgrazia. Stare con lui per me era un inferno, ma darei la vita, la vita, ti dico, per tornare indietro al tempo che eravamo insieme. Però questo non c'entra. Non ti riguarda. Pensi di sposarlo?

ELENA Come faccio a sposarlo, se è sposato con te?

TERESA Posso dargli l'annullamento.

ELENA Come sei buona! come sono felice! È un uomo così straordinario! Mi sono innamorata di lui subito, appena l'ho visto. E anche lui di me.

TERESA Sì. L'avevo capito.

ELENA Come è strano il destino! Pensare che io son capitata qui per caso, per un puro caso, per un'inserzione! Potevo non guardare il giornale, quel giorno, e non venire qui per niente! e non avrei conosciuto né te, né lui!

TERESA Quando una persona è felice, non la smette mai di meravigliarsi della grande intelligenza del caso, che l'ha portata alla felicità. E invece quando uno è infelice, non si stupisce mica niente a guardare come il caso è stupido. Stupido e cieco. Gli sembra naturale che sia tanto stupido. Si vede che per la gente, l'infelicità è una cosa naturale, e non fa stupore. Come può rovinarti, un uomo! ti rovina, e poi ti lascia lì.

ELENA Perdonalo. Non ne ha colpa, se ti ha fatto del male. Anche tu, senza colpa, hai fatto del male a lui. *

TERESA Cosa farò? dimmi, cosa farò adesso? Cos'altro mi resta, che spararmi un colpo in mezzo al cuore? Ce l'ho, sai, la pistola? Ce l'ho da quando abbiamo la villa a Rocca di Papa.

ELENA E dove ce l'hai ora questa pistola?

TERESA Cosa importa dove ce l'ho? Ce l'ho. Ce l'ho nella mia borsa. Un giorno mi sparo. Così non avrete bisogno dell'annullamento. Lo faccio vedovo.

ELENA Dammela, questa pistola.

ELENA Buttala via, la pistola! Ti prego, Teresa, ti prego, buttala via!

TERESA Sì. La butterò via,

ELENA Devo vestirmi. È tardi. Devo chiudere la valigia. Tra poco lui sarà qui sotto. Non sarai sola, Teresa! Ti verrò a trovare sempre, lui verrà sempre! Noi due ti vorremo sempre tanto bene! (L'abbraccia).

TERESA Sì.

ELENA Devo andare a vestirmi. (Via).

Teresa passa nella sua stanza. Poi nella stanza di Elena. La scena resta vuota. Si sente un colpo di pistola.

TERESA (corre al telefono e fa un numero) Pronto, Lorenzo! Lorenzo! Vieni qui, per carità, vieni qui, l'ho ammazzata! Non volevo, non volevo, ma l'ho ammazzata, è morta, è subito morta! per carità, Lorenzo, vieni, vieni!

Scoppia a piangere. Suona un campanello. Teresa si asciuga gli occhi con le mani. Apre, Entra Giovanna.

GIOVANNA Buongiorno. Ho telefonato qualche ora fa. Vengo per l'inserzione sul giornale. Mi chiamo Giovanna Ricciardi.

Novembre 1965.

L'inserzione (l'insertion)

Natalia Ginzburg

Personnages :

ELENA
TERESA
LORENZO
GIOVANNA

ACTE PREMIER

Teresa, Elena, Lorenzo (courte apparition)

On entend la sonnette, Teresa ouvre la porte, Elena entre.

TERESA : Bonjour.

ELENA : Bonjour, j'avais téléphoné ce matin. Je viens pour l'annonce. Je m'appelle Elena Tesei.

TERESA : ah, la chambre. Vous avez besoin d'une chambre ? Je vais vous la montrer. Je ne veux pas d'argent pour la chambre. Juste un peu de compagnie et un petit aide avec le ménage. Je vis seule.

ELENA : vous êtes pas mariée ?

TERESA : Je suis mariée. Je suis séparée. On est restés dans des bons rapports, il vient souvent me visiter.

ELENA En suite Teresa me raconta à propos de sa villa à Rocca di Papa, à la campagne. Elle l'avait acheté avec son mari, Lorenzo. Lorenzo aimait à la campagne, mais pas Teresa. « À Rocca di Papa la ville me manquait », elle me répétait toujours, « je déteste la campagne » ; et finalement la villa avait été mise en vente. Teresa ne pouvait vraiment pas supporter la campagne, elle la rendait nostalgique, elle lui rappelait son enfance avec ses grands-parents.

TERESA J'ai eu une enfance très malheureuse. On restait avec les parents de mon père, ma mère, mon frère et moi. Les grands-parents étaient des agriculteurs. Des agriculteurs pauvres. Avant il y avait aussi mon père, et moi j'avais peur de lui. Il frappait ma mère. Moi, il me frappait pas, mais quand il me voyait jouer dans la cuisine, il me piquait par un bras et il me mettait au dehors de la porte. Il disait que j'étais pas à lui. Ensuite, il est parti pour l'Amérique et nous on est resté avec les grands-parents.

ELENA Et ensuite vous êtes venue à Rome ?

TERESA Oui, je suis venue à Rome et je travaillais dans un magasin d'huiles et vins. Comme j'étais toute jolie j'avais beaucoup d'hommes derrière moi, et l'un d'entre eux une fois m'a dit : « Viens, je t'amène avec moi jouer comme figurante dans un film », c'était je ne sais pas qui dans le cinéma, et il m'a amenée à Cinecittà, et là on m'a mise toute nue, avec un soutien-gorge en tricot d'or, la coulotte d'or, un voile long jusqu'aux chevilles. Que j'étais belle ! Et alors j'ai pensé : c'est fait, maintenant je vais devenir une star du cinéma.

ELENA Et ensuite vous êtes devenue une vraie actrice du cinéma ?

TERESA Même pas en rêve. Ils me choisissaient, mais toujours seulement comme figurante. Je restais toujours à Cinecittà, à l'entrée, en attendant qu'ils me choisissent, je gagnais une misère, mais j'étais pleine d'espoir. Et là, à Cinecittà, j'ai rencontré Lorenzo. Mon mari. Un jour je restais assise sur les ruines de Troie, qui étaient des espèces de cailloux tous brûlés, et je mangeais du pain et du poulet, car ils nous offraient des sachets pour le petit-déjeuner et cette fois-là j'avais reçu du poulet, j'aime bien le poulet et ainsi je mangeais de bon cœur. J'étais habillée de jeune fille de Troie, bien enveloppée dans mon drap, et lui, Lorenzo, il vient s'asseoir près de moi et il me dit « Que tu es belle ! Tu manges quoi ? Du poulet ? Tu m'en donnes un bout ? ». J'ai levé les épaules. Je ne l'aimais point. Je le regardais et la seule chose que je trouvais intéressante en lui c'étaient ses yeux, car oui Lorenzo a des yeux magnifiques, bleus, grands, souriantes, aux cils longs. Des yeux presque trop beaux, trop beaux pour un homme. Et néanmoins, enfin, Lorenzo m'a séduite, il m'a dominée. On est restées ensemble pendant trois jours. Durant ces jours-là on n'a fait rien d'autre que de faire l'amour, dormir, fumer. Puis, il m'a dit qu'il allait descendre un instant acheter des cigarettes. Il n'est jamais plus revenu. Pendant six mois je ne l'ai plus revu.

ELENA : Teresa me raconta avoir eu beaucoup d'hommes avant Lorenzo, mais de n'avoir jamais ressenti ce sentiment d'abandon qui suivit le départ imprévu de Lorenzo. Elle avait été mal, elle avait souffert dans le passé, mais jamais avec cette intensité. C'était elle qui avait toujours quitté ses hommes. Lorenzo était le premier à l'avoir abandonnée, le premier... après son père. Et Teresa pleurait, elle pleurait car elle en était amoureuse : « il me dominait », elle m'expliquait...

TERESA : Et il me dominait car je l'aimais. Ainsi on a commencé à se disputer, et pas que de temps en temps, mais tous les jours, et les choses se sont ainsi gâchées peu à peu. On avait des discussions terribles [...] j'étais très malheureuse et je me sentais toute seule. Et alors quelque chose s'est passé. Je l'ai trompé. Je ne l'avais trompé jamais. Nombre de fois j'avais été à un pas de le tromper, mais j'avais toujours fait marche arrière.

ELENA : Et lui, il l'a su ?

TERESA : Oui

ELENA : Et Lorenzo, tu ne l'as jamais plus revu ?

TERESA : Bien sûr que je l'ai revu. Je l'ai revu quelques jours après. Je vous ai dit que je le vois toujours, il vient toujours ici, maintenant aussi il viendra, peut-être. Vous le rencontrerez si vous restez ici encore un instant.

ELENA : Non, il est tard, et il faut que je parte. Il faut que j'aille à l'université, j'ai cours.

TERESA : Venez demain, je vous attends.

ACTE II

Lorenzo, Elena, Teresa

La sonnette sonne. Elena ouvre, Lorenzo entre.

LORENZO : Excusez-moi, Madame Teresa n'est pas là ?

ELENA : Elle est sortie, elle devrait rentrer bientôt.

LORENZO : Elle est allée où ?

ELENA : Vous êtes Lorenzo vous ?

LORENZO : Je suis Lorenzo, oui. Vous devez être la jeune étudiante, n'est ce pas ?

ELENA : Oui, tout-à-fait, je suis l'étudiante. Je m'appelle Elena Tesei.

LORENZO : Lorenzo Dal Monte. C'est un plaisir.

ELENA : Enchantée.

LORENZO (voix enregistrée) : ... puis j'ai demandé à Elena où se trouvait Teresa et j'ai appris qu'elle s'était rendue à Rocca di Papa pour tâcher de vendre notre belle villa, qui me tenait beaucoup à cœur. En tous cas, vu que Teresa n'était pas là, j'étais motivé à partir, mais à ce moment là Elena se mit à me reprocher le fait d'avoir ignoré Teresa pendant si longtemps. En vérité, elles ne le savaient pas, mais j'étais alors aux Pouilles, à la campagne chez ma sœur. C'était une vacance magnifique ! J'adore la campagne. D'autre part j'ai découvert que Elena elle aime la campagne aussi, au contraire de Teresa, qui l'a, elle, toujours détestée. Ça lui faisait penser à son enfance malheureuse.

ACTE III

Teresa, Elena, Lorenzo (petite comparse)

TERESA (elle bâille) : Quelle heure est-il ? Onze heures ? Il est déjà onze heures ? On prépare du café ?

ELENA : Je viens d'en faire. Je le ramène.

(Elle part. Elle revient avec le café)

TERESA : Tu es rentrée très tard hier soir.

ELENA : Je suis allée au cinéma.

TERESA : Avec Lorenzo ?

ELENA : Oui.

TERESA : Hier j'ai publié à nouveau trois annonces. Pour le chat, pour le buffet, pour la chambre. Pour la villa de Rocca di Papa je n'en ai publié aucun. Je ne souhaite plus la vendre. J'ai pensé que je vais ouvrir une maison de retraite, comme ta mère. Je vais peut être me faire de l'argent. Je pourrais habiter ici, et confier la maison de retraite à quelqu'un. L'important c'est de se faire de l'argent. Ce café est amer ce matin. Ça a un goût de noisette.

ELENA : Moi je trouve qu'il est bon. Pense, ça c'est la dernière fois qu'on prend le café ensemble. Demain matin je serai chez mes oncles. Je suis tellement triste de partir. Je m'étais beaucoup attachée à cette maison.

TERESA : Seulement à la maison ?

ELENA : Oh, tais toi ! Tu sais combien cela me rend triste de te laisser. Mais tu vois, il faut que je me mets aux études. Avec toi, ici, je ne vais enfin pas étudier, tu le sais. On ne fait rien d'autre que de discuter. Chez mes oncles il y a beaucoup de bruit, mais finalement j'avance plus.

ELENA : Lorenzo aussi il disait qu'il n'arrivait jamais à se concentrer, à étudier, quand il était avec moi.

ELENA : Hier soir je suis rentrée tard aussi parce que après la glace on s'est promenés en ville. On a marché beaucoup. J'ai encore mal aux jambes.

TERESA : Toujours vous deux avec les autres ?

ELENA : Non. Lorenzo et moi. Il faut que je te parle d'une chose, Teresa. [...] Lorenzo et moi, on s'aime bien. Nous sommes amoureux. C'est pour ça que je pars. Ce n'est pas parce qu'il faut que j'étudie. Je l'aime, tu vois. Alors, tu comprends, je ne peux pas rester ici.

TERESA : Je l'avais compris tout seule.

ELENA : Tu l'avais compris, et tu es restée calme ? Sans pleurer, sans crier ? Toute froide, silencieuse, tranquille ?

TERESA : Pourquoi devais-je pleurer ? En tous cas il ne veut plus être avec moi. Qu'il soit avec toi ou avec une autre, ça revient au même.

ELENA : Et on pourra encore être amies ? Je pourrais venir te voir ? Tu m'aimeras toujours, comme tu le faisais avant ?

TERESA : Pourquoi pas ma chérie ?

ELENA : Que tu es gentille ! T'es une dame tellement gentille, tellement généreuse ! Je sais que tu l'aimes toujours !

TERESA : En effet. Je l'aime toujours. Je l'aimerai toujours. C'est mon malheur. Être avec lui était pour moi un enfer, mais je donnerais ma vie, ma vie entière je te dis, pour revenir au temps où l'on était ensemble. Mais peu importe maintenant. Cela ne te concerne pas. Tu comptes l'épouser ?

ELENA : Comment pourrais-je l'épouser, s'il est toujours marié avec toi ?

TERESA : Je peux obtenir l'annulation.

ELENA : Que tu es gentille ! Je suis tellement heureuse ! Il est un homme si extraordinaire ! Je suis tombée amoureuse de lui à l'instant, dès que je l'ai aperçu. Et lui de même avec moi.

TERESA : Oui, je l'avais compris.

ELENA : Le destin est si étrange ! Et dire que je me suis retrouvée ici comme par hasard, par pur hasard, à cause d'une annonce ! Il aurait suffi que je ne regarde pas le journal ce jour là, et que je ne vienne point ici ! Je n'aurais connu ni toi ni lui !

TERESA : Quand quelqu'un est heureux, il n'arrête jamais de s'émerveiller de la grande intelligence du sort, qui lui a apporté ce bonheur. En revanche, quand il est malheureux, il n'est nullement étonné face à l'idiotie du sort. À l'idiotie et à la cécité. Une telle idiotie lui paraît au contraire

naturelle. On voit que pour les gens le malheur est une chose naturelle, qui n'étonne pas du tout. À quel point un homme peut te détruire ! Il te détruit et il t'abandonne là.

ELENA : Pardonne-le, il n'a aucune faute, s'il t'a fait du mal. Toi aussi, tu lui en a fait, sans le vouloir.

TERESA : Que vais-je faire ? Dis-le moi, que vais-je faire maintenant ? Il ne me reste rien d'autre à faire que de me tirer une balle dans le cœur. Je l'ai, tu sais, je l'ai le pistolet. Je l'ai depuis qu'on a acheté la villa à Rocca di Papa.

ELENA : Et où l'as-tu mis ce pistolet ?

TERESA : ça change quoi de savoir où je l'ai mis ? Je l'ai. Il est dans mon sac. Un jour je me tirerai une balle. Comme ça vous n'aurez pas besoin de l'annulation. Je le fais veuf.

ELENA : Donne-le-moi, ce pistolet. Jette-le, le pistolet ! Je t'en prie, Teresa, je t'en prie, jette-le.

TERESA : Oui, je vais le jeter.

ELENA : Il faut que j'aie m'habiller. Il est tard. Il faut que ferme ma valise. Il sera ici-bas bientôt. Mais tu ne seras pas toute seule, Teresa ! On viendra te voir toujours, il viendra toujours ! On t'aimera toujours beaucoup. (Elle l'embrasse)

TERESA : Oui.

ELENA : Il faut que j'aie m'habiller (elle part).

Teresa passe dans sa chambre, puis dans celle d'Elena. La scène est vide. On entend un coup de pistolet.

TERESA (court au téléphone) Oui, Lorenzo ! Lorenzo ! Viens ici, s'il te plait, viens ici, je l'ai tuée. Je ne le voulais pas, elle morte, elle est morte à l'instant. S'il te plaît Lorenzo, viens, viens !

Elle explose en larme. La sonnette sonne. Teresa sèche ses larmes. Elle ouvre la porte. Giovanna rentre.

GIOVANNA : Bonjours. J'ai téléphoné il y a quelques heures. Je viens pour l'annonce sur le journal. Je m'appelle Giovanna Ricciardi.

Novembre 1965

Primeira cena

LISÍSTRATA - Onde estão todas? No momento em que são convocadas para uma decisão definitiva para a vida do país, preferem ficar na cama em vez de atender aos interesses da comunidade.

CLEONICE - Calma, Lisinha! Você sabe como é difícil para as donas-de casa se livrarem dos compromissos domésticos.

LISÍSTRATA - Mas eu avisei que deixassem tudo. A coisa aqui é muito mais urgente. (*virando-se para a plateia*) Muito maior.

CLEONICE - (*olhando para onde Lisístrata está olhando, imaginando coisas e rindo*) Tão grande assim?

LISÍSTRATA - Que isso, Cleonice? (*em tom de desaprovação*) Estou falando da salvação da Grécia!

CLEONICE - Ah, é isso, enfim, a coisa que te preocupa. Pobre Lisístrata, se você pensa que pode salvar a pátria reunindo as mulheres numa praça...Sagrada ingenuidade! Muitos já o tentaram antes... Muitos o tentarão sempre através dos séculos.

(Entra Lampito)

LAMPITO - Mas, afinal, quem foi que convocou esta Assembléia de mulheres?

LISÍSTRATA - Eu!

(Entra Mirrina apressada)

LISÍSTRATA: Ah, finalmente hein Mirrina!

LAMPITO - Pois bem, diz o motivo da reunião. Que deseja de nós?

LISÍSTRATA - Tenho um plano para salvar a pátria! (*Todas se olham interessadas*) Reuniremos todas as mulheres da Grécia, incluindo as Beócias e as Peloponesas. E acabaremos de vez com as lutas violentas, que nos deixam à mercê dos bárbaros que descem lá do norte.

CLEONICE - (*rindo da ideia*) Se não é impertinência da minha parte, mas me responde uma coisa: como é que nós, mulheres, vamos derrotar os homens? Batendo neles com as nossas sandálias douradas, arranhando eles com as nossas unhas polidas, sujando eles com nossos cosméticos ou sufocando eles com nossas túnicas transparentes?

LISÍSTRATA - Serão essas, exatamente, as nossas armas, mas usadas normalmente. As túnicas provocantes, os perfumes tentadores, os cosméticos enganadores, o corpo todo, assim tratado e entremostrado, o corpo todo assim tornado irresistível. Se fizerem o que eu digo, e como eu digo, nenhum guerreiro mais levantará sua lança...

CLEONICE E AS OUTRAS: Ah, não!

LISÍSTRATA - (*Olhar de simpática censura*) ... contra outro guerreiro, ora.

CLEONICE E AS OUTRAS: Ah, sim!

LISÍSTRATA - Vocês não sentem falta dos pais de seus filhos, que as guerras afastaram por tanto tempo do convívio familiar? Aposto que todas vocês estão temporariamente viúvas. Não há uma só que tenha o marido presente aqui em Atenas.

CLEONICE - O meu eu não vejo há mais de cinco meses. Faz parte do grupo que vigia Eucrates.

MIRRINA - Meu marido partiu para Dalos, sete meses atrás.

LISÍSTRATA - Viu! Pois é assim com todas. Há meses não recebem a paga natural do casamento. Me digam pois, se eu explicar a vocês uma maneira perfeita de pôr fim à guerra, vocês me ajudam, se unem a mim, enfrentam as naturais dificuldades da luta?

MIRRINA - Claro que sim, Lisístrata. Nós concordamos, mesmo que tenhamos que passar uma semana inteira sem uma gota de vinho.

LAMPITO - Eu também, é claro! Para conseguir a paz subirei de joelhos ao pico do Taigeto.

LISÍSTRATA - Bem, então vou revelar o meu grande segredo. Oh, irmãs de solidão e sofrimento, para obrigar nossos maridos a fazerem a paz, devemos todas nos abster...

CLEONICE -Abster de quê?

LISÍSTRATA (*virando-se de costas para as mulheres*) Pois bem, vocês terão que se abster daquela pequena parte do homem que mais o classifica como tal. (*Todas viram as costas lentamente e vão saindo. Lisístrata percebe e vira-se*) Ué, onde é que vocês vão? Por que estão todas pálidas! Respondam, ao menos! Vão ou não cumprir o que prometeram?

MIRRINA - Pra mim, não dá! Eu não resisto (*sai correndo*)

LAMPITO - Mas você acha que isso pode dar certo? (*para Lisístrata*) Nós resistiremos? (*para Cleonice*)

LISÍSTRATA - Juro que sim, pelas duas deidades. (*Vai enchendo os copos de vinho*) Só devemos ficar em casa, vestidas e arrumadas o melhor que soubermos, mas quando os maridos apontarem pra nós a agressiva insolência dos seus desejos, nós os abandonaremos no campo de batalha, sem saber o que fazer.

LAMPITO- Mirrina, volta aqui!! (*Mirrina volta um pouco contrariada*)

CLEONICE - Bem, amigas, acho que devemos, pelo menos, tentar. Se Lampito e Lisístrata concordam, eu concordo também.

LISÍSTRATA- Façamos um brinde às mulheres! (*todas se aproximam pegam os copos e brindam*). Viva! E nossa primeira tarefa garotas será entrar na Acrópole e tomar conta do Tesouro Nacional!À luta!

Segunda Cena

(mulheres invadem a Acrópole, acordando o comissário que está na porta)

COMISSÁRIO *(acorda assustado com a invasão. Transtornado se dirige para as mulheres.)* Por que resolveram entrar assim e trancar as portas da Acrópole me acordando desse jeito?

LISÍSTRATA - Pra dominar o Tesouro. Onde está o tesouro está o poder e sem dinheiro, não há guerra.

MIRRINA- Compreende que queremos a paz?

COMISSÁRIO - Mas então... *(confuso)* o dinheiro é a causa da guerra?

LISÍSTRATA - É sim. Usado na guerra, falta na paz. Nem mais uma dracma do povo será gasto nessa guerra.

COMISSÁRIO - E, se não me intrometo em demasia, que pretendem fazer com o Tesouro?

CLEONICE- Ainda não ficou claro? Vamos administrá-lo de maneira doméstica, feminina.

COMISSÁRIO - Ah, é? *(rindo)* Comprando cebolas e batatas para os pobres?

CLEONICE- Senti no que me disse uma ironia! Só a pretensão masculina julga que administrar um estado é mais difícil do que administrar um lar.- Nós vamos salvar a Grécia!

COMISSÁRIO - Que ousadia! Mas donde veio essa ideia de se meterem na guerra e na política? *(levantando-se)*

LISÍSTRATA - *(Prendendo-o na cadeira com a ajuda das outras)* Vamos explicar, escuta!

COMISSÁRIO - Mas como? Que humilhação é essa? *(tenta levantar)*

LISÍSTRATA- Escuta, eu disse! *(O Comissário se refreia.)* E nem mais um movimento! O fato é que, desde o início desta última guerra, vimos suportando, normalmente, isto é, em silêncio e humildade, a tremenda estupidez das ações masculinas.

CLEONICE - As regras que impõem que a mulher não deve abrir a boca, ou melhor diante da inteligência, da beleza ou dos atos de valor do amante, pai, marido, irmão. Qualquer macho que esteja a seu lado, por mais estúpido, torto, vesgo ou covarde que ele seja.

LISÍSTRATA - Muitas vezes ouvíamos vocês discutindo e os argumentos nos pareciam vistos pelo avesso e de cabeça pra baixo. Arriscamos então uma pergunta

temerosa: Querido, na Assembleia hoje, você falou alguma coisa pela paz? Pra quê? A resposta vinha como um trovão: "Que é que você tem com isso? Cala a boca!" E adivinha o que fazíamos nós? *(Comissário faz gesto de quem não sabe.)* Calávamos a boca.

CLEONICE - Eu não calava, não. Falava sempre tudo que me vinha na cabeça.

MIRRINA- Pois eu não dizia mais nada.

COMISSÁRIO - E você tinha toda razão.

LISÍSTRATA - Eu respondo que não, pobre infeliz!

CLEONICE- E além de tudo, nós chegamos ao ponto em que não há mais nenhum homem válido na cidade. Então em vez de cumprir aquilo a que a natureza nos destinou, em nossa idade e força, em vez de gozar os prazeres do amor, aproveitando ao máximo nossa juventude e nossa beleza fugidia; ficamos aqui, na solidão, num leito angustiado, porque nossos maridos foram todos pra guerra!

LISÍSTRATA: Foi aí que decidimos que a salvação da Grécia dependia agora das mulheres. Abram os ouvidos à nossa sensatez, fechem as bocas que já usaram tanto e tão inutilmente. Chegou a nossa vez de apontar o caminho!

COMISSÁRIO - *(rindo)* Vocês ? *(hahahah)*

CLEONICE- Me diz uma coisa, porque é que você não cai morto aí, hein? Já não passou da tua hora? Vai, morre! Eu te preparo um lindo bolo funerário. Amigas, ajudem-me a enterrá-lo. *(Começam a atirar sobre ele tudo que têm ao alcance da mão.)*

CLEONICE e LISÍSTRATA: - Morre logo, que nós te prometemos uma mortalha. *(Atiram coisas sobre ele.)*

MIRRINA - E eu te trago uma coroa.

COMISSÁRIO - *(As mulheres se afastam rindo O Comissário se limpa e vai fugindo.)* Por Zeus, que nunca fui tratado de modo tão humilhante. É um insulto que não posso tolerar! Vou imediatamente me apresentar ao Tribunal para que meus companheiros vejam o estado a que as mulheres de Atenas pretendem reduzir toda a magistratura.

LISÍSTRATA - E diga que venham todos, para tratamento igual. Diga-lhes que a lei, agora, também é feminina. *(Entra na Acrópole, com Cleonice, Mirrina se distrai um pouco por ali)*

Terceira cena

(CINÉSIAS escondido observa mulheres na Acrópole e se aproxima sorratamente chamando Mirrina)

CINÉSIAS - Ai, Ai! Que infeliz eu sou. Acho que estou com uma doença incurável. (olhando para o seu...)

MIRRINA: Quem está aí?

CINÉSIAS (escondido, sussurrando) - Sou eu!

MIRRINA- um homem?

CINÉSIAS - Nunca o fui tanto

CINÉSIAS - Depressa, depressa meu amor! A vida não tem mais encantos para mim desde que você abandonou meu lar. Entro em casa com o rosto em pranto, tudo me parece tão vazio, até meus alimentos já não têm sabor. Tudo isso apenas porque esta maldita peça do meu corpo teima em apontar sempre pro alto.

MIRRINA - (Olhando para o alto, reza a Afrodite.) Eu o amo! Como eu o amo Afrodite! Mas ainda não posso lhe dar o meu amor. Te peço Afrodite, manda faça ele desaparecer!

CINÉSIAS - Mirrina, minha linda e amada Mirrininha, o que é que você está dizendo? Desce aqui logo.

MIRRINA - Não, eu não posso.

CINÉSIAS - Mas eu te chamo, te peço. Sou teu marido. Você não me obedece, Mirrininha?

MIRRINA - Mas por que eu havia de te obedecer? Adeus, eu vou embora. (Ela se volta, saindo.)

CINÉSIAS - Por que você se deixa levar pela conversa estúpida dessas mulheres levianas? Me faz sofrer uma ânsia insuportável, mas não creio que a sua seja menor que a minha. (*ele se aproxima, ela sente uma fraqueza..*)

MIRRINA - Tira as mãos de cima de mim, senhor!

CINÉSIAS - E Afrodite, cujos mistérios você já não celebra? Vem, Mirrina, volta pra casa, eu peço.

MIRRINA - De jeito algum. Até que um tratado sensato ponha fim à guerra, eu não volto!

CINÉSIAS - Bem, está certo. Se isso pra você é tão vital, nós fazemos o tal tratado.

MIRRINA - Então, quando o assinarmos, depois de o assinarmos, eu vou pra casa. Antes não posso. Estou presa a um terrível juramento.

CINÉSIAS - Mas esse juramento não pode afrouxar nem um pouquinho. (*se aproximando dela*)

MIRRINA - Não! Nunca! (*Hesita e volta., cena de provocação, ele se prepara...*) Já vou. Já vou, meu bem. Estou só tirando minhas sandálias, mas já volto). (Sai correndo.)

CINÉSIAS - (*lamentando-se numa cena de furor e frustração, batendo nas plantas.*) Ah, eu vou morrer de ardor, não tenho em quem me pôr. Fugiu a desgraçada, me deixando em tormento, depois de aumentar minha vontade.

Quarta Cena

(Comissário entra, observa se CINÉSIAS se arrumando)
COMISSÁRIO- (UHU!) Pois bem Cinésias quais são as novidades que trazes de Esparta e dos arredores?

CINÉSIAS (se arrumando e olhando para seu próprio corpo) Reina a desordem total. Cada soldado apareceu com uma arma nova, que só não assusta o inimigo porque o inimigo surgiu com arma igual. Uma ereção universal.

COMISSÁRIO -Mas essa epidemia também devasta os nossos. Quem a levou a Esparta?

CINÉSIAS - Lampito instigou todas as mulheres a escorraçar os homens do leito conjugal depois de excitá-los até a loucura. Agora há uma ordem geral entre as mulheres, inclusive com a minha. Fechar as pernas e não abrir a boca!

COMISSÁRIO- E que fazem vocês?

CINÉSIAS- Sofremos, ora! Todo mundo na cidade anda dobrado para a frente, curvado ao peso da... desdita. As feras juraram que não deixarão nem mexermos naquilo que queremos se não concordarmos com a paz em toda Hélade.

COMISSÁRIO - Não há que negar: é uma conspiração abarcando a Grécia inteira. Embaixadores estão chegando para discutirmos a paz! (*Entram vários embaixadores e magistrados, um trovão e um raio tomba*)

ZEUS (*voz en off*): Lisístrata !! (*Lisístrata e as outras mulheres saem da Acrópole e se reúnem aos homens na praça*)

ZEUS: ó mais corajosa e mais sábia das mulheres da Grécia. Chegou o momento de te mostrares inteira em força de mulher, irredutível, mas conciliatória, terrível, mas sensata, cruel e doce, fria e dura na justiça, mas condescendente com a fraqueza do homem. Vê, Lisístrata, aqui estão reunidos alguns dos melhores homens da Hélade. Seduzidos pelo teu fascínio, confiantes em ti, concordam em botar nas suas mãos o problema que os mata. Eles pedem paz, mulher!

LISÍSTRATA - Sim, se tu intercedes por eles, ó Crônida, faremos a paz! A tarefa é bem fácil na verdade. Desde que os homens não procurem resolver os problemas políticos só entre eles mesmos, sem o natural auxílio feminino, não teremos problemas. Pois se o fizerem, eu serei informada de imediato e a paz será suspensa, para sofrimento dos homens masculinos. Vigiem, pois, e não permitam nenhum desvio da linha que traçamos. Viagem para todos os territórios da Grécia e tragam a Paz. A bela e tranqüila, a sonhadora Paz.

TODOS: Uhu !!! Viva!! (*entra música, todos saem*)

Première Scène

LISÍSTRATA - Où sont tous? Au moment où ils sont convoqués pour une décision définitive concernant la vie à la campagne, ils préfèrent rester au lit au place de servir les intérêts de la communauté.

CLEONICE – Calme-toi, Lisinha! Vous savez à quel point il est difficile pour les femmes au foyer de s'en sortir de leurs tâches ménagères?

LISISTER: Mais je leur avais conseillé de tout quitter. La chose ici est beaucoup plus urgente. *(se tournant vers le public)* Beaucoup plus important.

CLEONICE - *(regardant où Lysistrata regarde, imaginant des choses et riant)* Tellement grandiose?

LISISTER: Qu'est-ce que c'est, Cléonice? *(sur un ton de désapprobation)* Je parle du salut de la Grèce.

CLEONICE: Ah, ça, enfin... ça t'inquiète ? si vous pensez que vous pouvez sauver le pays en rassemblant les femmes sur une place ... Naïveté sacrée! Beaucoup l'ont déjà essayé ... Beaucoup le feront toujours au cours des siècles.

(Entre Lampito)

LAMPITO - Mais après tout, qui a convoqué cette assemblée de femmes?

LISÍSTRATA - Moi! *(Mirrina rentre pressée)* Enfin, hein!

LAMPITO: Eh bien, dites la raison. Que veux-tu de nous?

LISÍSTRATA - J'ai un plan pour sauver le pays! *(Tout le monde a l'air intéressé)* Nous réunirons toutes les femmes de la Grèce, y compris les Béotiennes et les Péloponésiennes. Et nous mettrons fin aux luttes violentes qui nous laissent à la merci des barbares descendant du nord.

CLEONICE - *(riant à l'idée)* Si ce n'est pas de l'impertinence de ma part, mais cela répond à une chose: comment allons-nous, femmes, vaincre les hommes? Les frapper avec nos sandales dorées, les gratter avec nos ongles polis, les salir avec nos cosmétiques ou les étouffer dans nos robes transparentes?

LISISTRATA - Ce sont exactement nos armes, mais elles sont normalement utilisées. Les tuniques provocantes, les parfums tentants, les cosmétiques trompeurs, le corps entier ainsi traité et imbriqué, le corps entier ainsi rendu irrésistible. S'ils font ce que je dis, et comme je le dis, plus aucun guerrier ne lèvera sa lance ...

CLEONICE - Oh non!

LISISTRATA - *(Regard de la bonne censure)* ... contre un autre guerrier.

CLEONICE: Ah oui!

LISISTRATA - Ne vous manquez pas les parents de vos enfants, qui se sont égarés si longtemps de la vie de famille? Je parie que vous êtes tous temporairement veufs. Il n'y a personne qui a son mari présent à Athènes.

CLEONICE - Mon mari je n'ai pas vu depuis plus de cinq mois. Il fait partie du groupe qui supervise Eucrates.

MIRRINA - Mon mari est parti pour Dalos il y a sept mois.

LISÍSTRATA - Eh bien, c'est comme ça pour tous. Pendant des mois, ils n'ont pas reçu le salaire naturel du mariage. Dites-moi alors, si je vous explique le moyen idéal pour mettre fin à la guerre, m'aidez-vous, rejoignez-moi, affrontez les difficultés naturelles de la lutte?

MIRRINA Bien sûr, Lysistrata. Nous sommes d'accord, même si nous devons passer une semaine entière sans une goutte de vin.

LAMPITO - Moi aussi, bien sûr! Pour parvenir à la paix, je vais me mettre à genoux jusqu'au sommet de Taigeto.

LISÍSTRATA Eh bien, alors je vais révéler mon grand secret. Oh, soeurs de solitude et de souffrance, pour obliger nos maris à faire la paix, nous devons tous nous abstenir ...

CLEONICE -Abster de quoi?

LISÍSTRATA - (*tournant le dos aux femmes*) Eh bien, vous devrez vous abstenir de cette petite partie de l'homme qui vous classe le plus comme tel. (*Ils tournent le dos lentement et sortent. Lysistrata perçoit et se tourne*) Bien, pourquoi ont-ils tourné le dos? Où allez-vous les gars? Toi là, pourquoi te mordre les lèvres? Ils sont tous pâles! Répondez au moins! Volontier ou ne pas tenir ce qu'ils ont promis?

MIRRINA - Pour moi, total. Je ne peux pas résister. (*s'enfuit*)

LAMPITO: Mais tu penses que ça peut marcher? (*à Lisístrata*) Allons-nous résister? (*à Cleonice*)

LISÍSTRATA: Oui, je le jure, pour les deux divinités. (*elle remplit les verres à vin*) Nous ne devrions rester que chez nous, habillés comme nous le savons, mais lorsque les maris nous diront l'insolence agressive de leurs désirs, nous nous retirerons, les laissant seuls sur le champ de bataille, ne sachant pas quoi faire ...

LAMPITO - Mirrina, reviens ici !! (*Mirrina revient un peu agacée*)

CLEONICE Eh bien, mes amis, je pense que nous devrions au moins essayer. Si Lampito et Lisístrata sont d'accord, je suis d'accord aussi. Au combat!

LISISTRATA: Faisons griller les femmes! (*tous approchant, elles prennent les verres et le pain grillé*). Eh! Et notre première tâche, filles, sera d'entrer dans l'Acropole et de prendre soin du Trésor national! Au combat!

TOUS: Au combat!

Deuxième scène

(*les femmes envahissent l'Acropole, réveillant la commissaire à la porte*)

COMISSAIRE - (*réveillé par l'invasion, désorienté par les femmes*) Pourquoi ont-ils décidé d'entrer comme cela et de verrouiller les portes de l'Acropole en me réveillant ainsi?

LISÍSTRATA - Pour dominer le Trésor. Où le trésor est le pouvoir et sans argent, il n'y a pas de guerre.

MIRRINA: Comprends-tu que nous voulons la paix?

COMISSAIRE - Mais alors ... l'argent (confus) est la cause de la guerre?

LISISTRATA : Oui. Utilisé à la guerre, manque de paix. On ne dépensera plus de drachmes populaires dans cette guerre.

COMISSAIRE - Et si je ne me mêle pas trop, que comptez-vous faire du Trésor?

CLEONICE: Pas encore clair? Nous allons l'administrer chez nous, femme.

COMISSAIRE - Oh oui? (*il rit*) Acheter des oignons et des pommes de terre pour les pauvres?

CLEONICE: J'ai senti ce que tu as dit ironique! Seuls les juges aux prétentions masculines qui considèrent qu'il est plus difficile d'administrer un État que d'administrer une maison. Nous allons sauver la Grèce!

COMISSAIRE - Quelle audace! Mais d'où est venue l'idée d'entrer dans la guerre et la politique? *(se levant)*

LISISTRATA - *(le tenant dans son fauteuil avec l'aide des autres)* Expliquons, écoute!

COMISSAIRE - Mais c' est pas possible ! Quelle humiliation est-ce? *(il essaie de se lever)*

LISISTRATA: Écoute, j'ai dit! *(Le commissaire recule.)* Et plus de mouvement! Le fait est que, depuis le début de cette dernière guerre, nous avons généralement enduré, c'est-à-dire dans le silence et l'humilité, l'énorme stupidité des actions masculines.

CLEONICE - Les règles qui interdisent à une femme d'ouvrir la bouche, ou plutôt face à l'intelligence, la beauté ou les actes d'un amant, d'un père, d'un mari, d'un frère ou de tout autre homme à côté d'elle, stupide, tordu ou lâche.

LISISTRATA: Nous vous avons souvent entendu argumenter, et les arguments semblaient être vus de l'intérieur à l'envers. Nous avons donc risqué une question effrayante: Mon chère, à l'Assemblée aujourd'hui, avez-vous dit quelque chose pour la paix? Pour quoi? La réponse vient comme un coup de tonnerre: "Quel est le problème avec vous? Silence !" Et devinez ce que nous avons fait? *(Le commissaire fait un geste pour indiquer qui ne sait pas)* Nous restions silencieuses.

CLEONICE Je ne restais pas silencieuse. J'ai toujours parlé de tout ce qui me passait par la tête.

MIRRINA: Je ne disais rien d'autre.

COMISSAIRE : Et tu avais raison.

LISISTRATA: Je dis non, pauvre homme malheureux!

CLEONICE: Et en plus, nous sommes arrivés au point où il n'y a plus d'homme valable en ville. Ainsi, au lieu d'accomplir ce que la nature nous a assigné, en âge et en force, au lieu d'apprécier les plaisirs de l'amour, de tirer le meilleur parti de notre jeunesse et de notre beauté insaisissable; nous sommes restés ici, dans la solitude, dans un lit angoissé, parce que nos maris sont allés à la guerre!

LISISTRATA: C'est à ce moment-là que nous avons décidé que le salut de la Grèce reposait désormais sur les femmes. Ouvre tes oreilles à notre santé mentale, ferme la bouche que tu as tant utilisée et si vainement. C'était à notre tour de montrer le chemin!

COMMISSAIRE - *(riant)* Vous? *(hahahah)*

CLEONICE: Dis-moi quelque chose, pourquoi ne tombes-tu pas là, hein? N'est-ce pas passé votre heure? Allez, meurs! Je vais vous faire un bon gâteau funèbre. Amis, aidez-moi à l'enterrer. *(Elles commencent à lui jeter tout ce qu'ils ont sous la main.)*

CLEONICE et LISISTRATA: "Meurs bientôt, nous vous promettons un linceul. *(Lance des choses sur lui.)*

MIRRINA - Et je t'apporterai une couronne.

COMMISSAIRE - *(Les femmes s'en vont en riant. La commissaire nettoie et s'enfuit.)* Par Zeus, je n'ai jamais été traité avec autant d'humilité. C'est une insulte que je ne peux pas tolérer! Je me présenterai immédiatement à la Cour pour que mes compagnes puissent voir dans quel état les femmes d'Athènes ont l'intention de réduire l'ensemble du pouvoir judiciaire.

LISISTRATA: Et dites-leur tous de venir, pour la même chose. Dites-leur que la loi, maintenant, c'est aussi féminin.

(elle entre dans l'Acropole, avec Cléonice, Mirrina est un peu distraite)

Troisième scène

(CINESIAS caché observe des femmes sur l'Acropole et se faufile jusqu'à Mirrina)

CINESIAS - Oh, hélas! Comme je suis malheureux! Je pense avoir une maladie incurable *(regardant son ...)*

MIRRINA: Qui est là?

CINÉSIAS *(se cachant, chuchotant)* - C'est moi!

MIRRINA: Un homme?

CINESIAS - Je n'ai jamais autant été

CINESIAS - Dépêche-toi, dépêche-toi, mon amour! La vie n'a plus de charme pour moi depuis que tu as quitté ma maison. J'entre dans la maison les larmes aux yeux, tout semble si vide que même ma nourriture n'a plus de goût. Tout cela simplement parce que ce maudit morceau de mon corps insiste pour pointer toujours haut.

MIRRINA - *(levant les yeux, prie Aphrodite)* Je l'aime! Comment je t'aime Aphrodite! Mais je ne peux toujours pas vous donner mon amour. Je t'en prie, Aphrodite, envoie-le disparaître!

CINESIAS - Mirrina, ma belle et bien-aimée petite Mirrina, que dites-vous? Viens ici bientôt.

MIRRINA: Non, je ne peux pas.

CINESIAS Mais je vous appelle, je vous en prie. Je suis ton mari. Ne m'obéis-tu pas, petite Mirrina?

MIRRINA Mais pourquoi devrais-je t'obéir? Au revoir, je pars. *(Elle se retourne pour sortir)*

CINESIAS: Pourquoi te laisses-tu emporter par le discours stupide de ces femmes légères? Cela me cause une anxiété insupportable, mais je ne pense pas que la vôtre soit inférieure à la mienne. *(il s'approche, elle ressent une faiblesse ..)*

MIRRINA - Lâchez-moi, monsieur!

CINÉSIAS - Et Aphrodite, vous ne célébrez plus les mystères? Viens, Mirrina, viens à la maison, je t'en prie.

MIRRINA - Pas du tout. Jusqu'à ce qu'un traité raisonnable mette fin à la guerre, je ne reviendrai pas!

CINESIAS - Eh bien, c'est vrai. Si cela est si vital pour vous, nous concluons un tel traité.

MIRRINA : Alors quand on le signe, après on le signe, je rentre chez moi. Avant je ne peux pas. Je suis lié par un serment terrible.

CINESIAS - Mais ce serment ne peut pas même perdre un peu *(s'approchant d'elle)*.

MIRRINA - Non! Jamais! *(Hesita et retour, scène de provocation, il se prépare ...)* Je vais y aller. J'arrive, bébé. Je retire juste mes sandales, mais je reviens tout de suite. *(Elle s'enfuit.)*

CINESIAS - *(déplorant une scène de rage et de frustration, frapper les plantes.)* Ah, je vais mourir d'ardeur, je n'ai personne pour me mettre en scène. La misérable a fui, me laissant dans la tourmente, après avoir augmenté ma volonté.

Quatrième scène

(La commissaire entre et regarde CINÉSIAS se préparer)

COMMISSAIRE - Eh bien, Cinésias, quelles nouvelles apportez-vous de Sparte et de ses environs?

CINESIAS (*s'habillant et regardant son propre corps*) - Le désordre total règne. Chaque soldat est apparu avec une nouvelle arme, ce qui ne fait pas peur à l'ennemi parce que l'ennemi est venu avec une arme égale. Une érection universelle.

COMMISSAIRE - Mais cette épidémie dévaste aussi la nôtre. Qui l'a emmenée à Sparte?

CINESIAS - Lampito a incité toutes les femmes à chasser les hommes du lit conjugal après les avoir excités à la folie. Maintenant, il y a un ordre général parmi les femmes, y compris la mienne. Fermez les jambes et n'ouvrez pas la bouche!

COMMISSAIRE - Et que faites-vous les gars?

CINESIAS: Nous souffrons maintenant! Tout le monde dans la ville marche en avant, incliné devant le poids de la ... misérable. Les bêtes ont juré qu'elles ne quitteraient pas et ne remueraient pas ce que nous voulons si nous n'acceptons pas la paix partout.

COMMENTAIRE - Il est indéniable que c'est une conspiration qui englobe toute la Grèce. Les ambassadeurs viennent discuter de la paix! (*Entrez plusieurs ambassadeurs et magistrats, tonnerre et éclairs*)

ZEUS (*voix off*): Lisistrata !! (*Lisistrata et les autres femmes quittent l'Acropole et rejoignent les hommes dans la carré*)

ZEUS: Oh plus courageuse et plus sage des femmes de Grèce. Le temps est venu pour vous de vous montrer en pleine femme, irréductible mais conciliant, terrible, mais sensible, cruel et doux, froid et dur en justice, mais condescendant à la faiblesse de l'homme. Voyez, Lysistrata, voici quelques-uns des meilleurs hommes de Hellas. Séduits par votre fascination, confiants en vous, ils acceptent de mettre entre leurs mains le problème qui les tue. Ils demandent la paix, femme!

LISÍSTRATA - Oui, si vous intercédez pour eux, O Crínida, nous ferons la paix! La tâche est vraiment facile. Tant que les hommes ne chercheront pas à résoudre des problèmes politiques uniquement entre eux, sans aide féminine naturelle, nous n'aurons aucun problème. Car s'ils le font, je serai informé immédiatement et la paix sera suspendue pour la souffrance des hommes. Surveillez donc et ne laissez aucun écart par rapport à la ligne tracée. Voyagez dans tous les territoires de la Grèce et apportez la paix. La paix belle et tranquille, la paix rêveuse.

TOUS: Uhu !!! Super !! (la musique commence, tout le monde part)